

DIVISION LECLERC



RÉGIMENT BLINDÉ



Amicale des Anciens du Régiment Blindé de Fusiliers-Marins

2^e Trimestre 2000 - Numéro 138 - Juin 2000

Juin 2000

SOMMAIRE

Le mot du Président	1	Musée de la Marine	12
Décorations	2	La vie d'un équipage de T.D.	16
Assemblée générale	3	Pèlerinage à Grussenheim	20
Nos disparus	5	Enfance volée	21
Nécrologie	5	La bombe atomique	22
Cotisations	9	Il y a 60 ans	23
Vente de charité	9	Le C.T. "Le Milan"	33
Que devenons-nous	10	Rassemblement national	35
Changement d'adresse	11		

Le mot du Président

Chers amis,

A la suite de notre assemblée générale de Strasbourg qui a amené l'Amiral Coulondres à définir les différents chemins que pourrait prendre notre amicale dans les temps qui viennent, j'ai eu de nombreux contacts avec nos anciens qui m'ont appelé à longuement réfléchir à notre devenir. Maurice Moreau vous parlera plus loin de notre A.G.E. du 20 septembre qui se tiendra au Futuroscope de Poitiers, pour que nous puissions procéder ensemble au meilleur choix, c'est-à-dire comme dans toute démocratie, celui qui obtiendra le plus de suffrages... Une démocratie d'ailleurs exigeante puisqu'elle demandera 2/3 de nos votes pour que sa préférence ait force de loi.

Vous profiterez du repos traditionnel de l'été pour mûrir votre position. Il ne serait pas loyal de ma part d'exercer une pression quelconque sur l'ensemble de nos anciens. Je voudrais néanmoins résumer les réactions que j'ai notées chez ceux qui m'ont contacté, ou que j'ai interrogés. On peut les classer en 4 catégories !

→ Il y a d'abord ceux que la perspective d'une dissolution "torture" littéralement : ils ont le sentiment que notre vieille famille du R.B.F.M., avec tous ses titres de noblesse, va éclater et que ses membres, perdus dans la nature, termineront leur vie dans la solitude la plus complète. Pour eux tous les liens qui se sont tissés entre nous depuis tant d'années n'auront plus la moindre signification car ils ne peuvent perdurer que si on les fait vivre.

→ Il y a les réalistes : profondément peiné par les chances d'un éclatement, ils se rendent compte qu'à nos âges, nos effectifs sont condamnés par la disparition ou la maladie à atteindre des chiffres qui ne justifient plus une "association". Et ceci d'autant plus qu'il deviendra de plus en plus difficile de trouver des camarades susceptibles d'animer un tel groupe dans les conditions que nous connaissons encore aujourd'hui, Lourdes pour ceux qui les assument. La dispersion de nos anciens sur le territoire national accentuera encore les difficultés.

Voyant les choses en face, ils sont, à contrecœur, pour une dissolution, chacun de nos camarades ayant la possibilité, à titre personnel d'adhérer, soit à l'association de la 2^e D.B. qui résultera d'une fusion avec la fondation, soit aux associations locales des Fusiliers marins et commandos.

La 3e catégorie se situe entre les deux : ils se rendent bien compte qu'une dissolution est nécessaire, mais ils la souhaiteraient à terme. Ils voudraient :

a) que l'on vote d'ores et déjà la dissolution, mais celle-ci n'intervenant que plus tard.

b) que l'on mette en place d'ici là une formule de communication entre nous, informelle, dont le but serait avant tout d'éviter que l'on perde rapidement la trace de nos camarades, sans éliminer pour autant des rencontres régionales aussi longtemps qu'il sera possible de les organiser.

→ Et puis, il y a, ceux qui sont trop fatigués, ou qui ont trop de soucis pour avoir une opinion. Ils savent qu'ils ont toute notre compassion.

Je voudrais seulement, en terminant formuler 2 souhaits :

- le premier c'est que nous soyons très nombreux à participer à ce vote, soit en étant présents à l'A.G.E., soit en votant par correspondance.

- la 2e c'est que nous sachions conserver à nos échanges à ce sujet, quelle que soit notre opinion personnelle, un climat fraternel et serein.

Passez un bon été. Réfléchissez bien et soyez prêts le 20 septembre à voter en votre âme et conscience.

Sur le plan purement juridique, Maître Jean-François Martin, Président de l'Amicale des Anciens de la 2e D.B., m'a écrit une longue lettre de conseils extrêmement précieux qui nous aideront à organiser notre vote et à "mettre en musique" le choix que nous avons fait.

Croyez à mon amitié très fidèle.

François VILAREM

P.S. : Dans notre dernier bulletin, nous n'avons pu que mentionner la disparition d'Yvon JAOUEN que nous n'avons apprise qu'à la dernière minute. Je voudrais aujourd'hui dire à quel point j'ai été personnellement peiné à la nouvelle que son épouse ("Nénette" pour tous les amis) m'a immédiatement téléphonée. Yvon JAOUEN faisait partie de mon peloton depuis la constitution du régiment. Je le connaissais donc particulièrement bien. C'était un camarade apprécié de tous, généreux et fidèle. A la mort du S.M. CAJA dans les Vosges, il devient chef de char et se comporte de façon exemplaire. J'ai eu le privilège, avec Georges LAURENT, d'aller lui remettre chez lui, à Cunault, près de Saumur, à l'ombre d'une des plus belles églises romanes de France, devant tout le village réuni, une légion d'honneur spécialement méritée. J'ai appris à cette occasion que c'était la 1re Légion d'honneur décorée dans le village depuis la création de cette décoration. A Madame Jaonen, à leurs enfants et petits-enfants, la famille du R.B.F.M. tient à exprimer la part qu'elle prend à leur peine.

DECORATIONS

Jean CHOUAN

Guillaume LE BORGNE

Arlette GIRARDIN (fille de Paul)

Médaille militaire

Médaille militaire

Palmes Académiques

L'Amicale est unanime pour vous dire ses bien vives félicitations, en particulier à Guillaume et Jean qui la méritait depuis si longtemps.

ASSEMBLEE GENERALE EXTRAORDINAIRE du 20 SEPTEMBRE 2000

Conformément à nos statuts dont vous avez reçu copie avec le bulletin Y137, vous êtes convoqués à une A.G.E. qui se tiendra à Poitiers lors d'un séjour amical organisé à cet effet le mercredi 20 septembre 2000 à 9 heures.

L'objet de cette A.G.E. est de procéder à un vote concernant l'avenir de l'Amicale, tel qu'il a été défini par notre président dans le bulletin 137. Trois solutions étaient étudiées :

- Continuer jusqu'à extinction totale, mais avec qui ?
- Fusion avec Fusiliers-Marins ou fondation 2e D.B.
- Dissolution.

Le présent vote concerne la dissolution. Si elle n'était pas acceptée à la majorité des 2/3, l'Amicale continuerait comme à l'heure actuelle avec la nécessité au cours de cette A.G.E. de remplacer tous les membres du bureau démissionnaire par l'élection d'un nouveau bureau de volontaires compétents. Nous vous demandons vivement, c'est une suggestion, de bien relire avant de voter le mot du président et assemblée générale du bulletin Y 137.

Qui votera ? Tous les anciens et ami(e)s de l'amicale à jour de leur cotisation le 30 juillet 2000. Chacun des adhérents recevra un bulletin de vote par courrier prochainement qui devra être utilisé à l'A.G.E. du 20 septembre 2000 à Poitiers ou bien voter par correspondance pour ceux qui ne pourront se déplacer. Soit en donnant un pouvoir à un camarade pour voter à votre place.

La dissolution prendrait place en principe le 31 décembre 2000.

Comme il n'y aurait pas changement de statuts, le seul accord dont nous aurions besoin de la Marine concernerait la destination de notre trésorerie.

Si éventuellement il y a dissolution, nous pourrions faire un rapprochement avec les Fusiliers-marins commandos de Lorient il y a cinq sections à travers la France.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EXTRAORDINAIRE DU 20 SEPTEMBRE 2000

SPECIMEN

VOTE PAR CORRESPONDANCE :

(A adresser directement au secrétaire Maurice MOREAU au plus tard le 31 août 2000)

NOM :

Prénom :

En se référant à la note sur l'avenir de l'amicale présentée dans notre bulletin par l'Amiral Jacques COULONDRES, choisit :

<i>Mettre OUI ou NON dans la case choisie.</i>	Pour la dissolution de l'Amicale	Contre la dissolution de l'Amicale

Etant entendu qu'en cas de dissolution, les fonds seraient répartis selon le
choix de la Marine.

Vous recevrez un bulletin de vote par courrier prochainement.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EXTRAORDINAIRE DU 20 SEPTEMBRE 2000

VOTE PAR POUVOIR

En vue du vote de l'Assemblée générale extraordinaire du 20 septembre 2000 sur la dissolution de l'Amicale, je

NOM :

Prénom :

donne pouvoir à M.

pour voter à ma place, étant entendu qu'il assistera à cette assemblée générale.

Signature,

(faire précéder la signature de "bon pour pouvoir")

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EXTRAORDINAIRE DU 20 SEPTEMBRE 2000

BULLETIN DE VOTE

SPECIMEN

En se référant à la note sur l'avenir de l'amicale présentée dans notre bulletin par l'Amiral Jacques COULONDRES choisit :

<i>Mettre OUI ou NON dans la case choisie.</i>	Pour la dissolution de l'Amicale	Contre la dissolution de l'Amicale

Etant entendu qu'en cas de dissolution, les fonds seraient répartis selon le choix de la Marine.

Vous recevrez un bulletin de vote par courrier prochainement.

NOS DISPARUS

1er mars 2000	Jacques BEUQUE	à	Paris
26 décembre 1999	Albert CAVARO	à	Lorient
30 janvier 2000	Yves JAOUEN	à	Saumur
29 janvier 2000	Guillaume LE BARBU	à	Treveneuc
23 avril 2000	Gabriel RIBBÉ	à	Tours

NECROLOGIE

Notre ancien secrétaire de l'Amicale, notre camarade Xavier Jacques BEUQUE nous a quittés le 1er mars 2000, suite à une longue et douloureuse maladie.

C'était un bénévole généreux, toujours content de faire plaisir, il fut un organisateur de loisirs et voyages fort bien réussis et agréables.

Ses obsèques ont eu lieu le lundi 6 mars 2000 en l'église Sainte-Marie des Batignolles en présence du Maire du 17e Monsieur REMOND, de l'Amiral de GAULLE, du Président de la 2e D.B. Monsieur MARTIN, de deux cents personnes, de 21 drapeaux. L'inhumation a eu lieu dans la sépulture de famille au cimetière de La Bruxerette (Indre) où Robert PINEAU, Jacques VALENTIN, Albert BLANC, Roger CARBONNEAUX l'ont honoré une dernière fois.

Au cours de la messe, le Président François VILAREM nous a dit l'allocution suivante pleine de reconnaissance et d'amitié.

Cher Jacques BEUQUE,

Au nom de tous nos camarades, présents ou lointains du R.B.F.M. comme de la 2e D.B., qui ont suivi avec beaucoup de tristesse l'évolution de votre longue maladie, je voudrais vous dire combien nous avons le sentiment aujourd'hui de voir partir un membre de notre famille.

Je serais tenté de passer sous silence cette période si douloureuse de votre vie, s'il était possible d'oublier cette bien lourde croix qu'avec l'aide de votre épouse et de vos enfants vous avez été amené à porter.

Lorsque je vous ai revu à l'hôpital, incapable d'absorber la moindre nourriture, si apparemment résigné à ce fait, j'avais de la peine à retrouver le compagnon dynamique, enthousiaste, amoureux de la vie, qui avait apporté le meilleur de lui-même à la libération de la France et par la suite toute son énergie à la vie de notre amicale (sans oublier les anciens combattants du 17e et les médaillés militaires).

Engagé dans la Marine à 18 ans, vous vous retrouvez à bord du croiseur Tourville bloqué en Egypte avec l'Escadre d'Alexandrie. Vous supportez très mal votre inaction et vous n'avez qu'une hâte, reprendre la lutte pour la libération de la Patrie vous parvenez, non sans peine, avec l'aide de la Marine anglaise à rejoindre les Forces Française Libres en Afrique du Nord. Votre histoire devient alors celle de la 2e D.B. du Général Leclerc en voie de constitution au Maroc, où vous êtes affecté au Régiment Blindé de Fusiliers Marins. Formation initiale au Maroc, transfert en Angleterre, formation approfondie à Scarborough au N.E. de Londres, débarquement en Normandie, Alençon, Paris, les Vosges et l'Alsace. Vous êtes blessé 2 fois, au Bourget mais surtout, sérieusement au sud de Strasbourg. Hospitalisation assez longue, convalescence, démobilisation, après une guerre qui aura mis en évidence votre courage qui vous vaudra plusieurs citations et la médaille militaire.

Vous en avez profité, au cours d'une permission, en route pour vous marier avec votre fiancée de longue date, en présence d'un témoin prestigieux, votre chef de peloton, l'E.V. de Gaulle.

C'est alors que va commencer pour vous une vie toute nouvelle dans la restauration et l'hôtellerie. Un premier restaurant, La Pergola, que vous gardez 3 ans (ou seront rédigés les premiers statuts de notre amicale), puis un restaurant à Strasbourg qui précéda votre installation à Villars-de-Lans, un premier hôtel, puis l'hôtel que vous construirez et que vous animerez pendant de longues années avec Madame BEUQUE, jusqu'au moment où en 1980, à la suite d'ennuis cardiaques avec double pontage, liés à l'exercice d'un métier spécialement épuisant, vous êtes amené à prendre votre retraite.

Vous allez alors jouer un rôle important dans l'amicale du R.B.F.M. dont vous deviendrez le secrétaire au moment où nos effectifs sont au plus bas.

- vous redonnez vie à notre bulletin plus ou moins moribond,
- vous créez un annuaire, envié de toute la D.B. qui nous aidera à retrouver tous nos camarades qui ne s'étaient pas manifesté depuis longtemps,
- vous organisez des rassemblements réguliers qui attirent de plus en plus de nos camarades.

- et surtout vous mettez au point des voyages qui resteront dans toutes les mémoires : en Corse d'abord, puis en Grèce, à Toulon où La Maréchale et le général de Boissieu sont promus au grade de quartiers maîtres chefs d'honneur, à Lorient où nous avons l'honneur d'accueillir Philippe et Rosette Peschaud et enfin un merveilleux voyage à La Martinique qui sera spécialement réussi.

Le résultat de toute cette action était une ambiance très chaleureuse et fraternelle entre les anciens et entre leurs épouses, nos rapports de combattants y trouvaient une dimension exceptionnelle d'affection.

En fait vous vous êtes révélé une sorte de "créateur de bonheur" ce que vous aviez appris dans la restauration et l'hôtellerie, que la clé de la réussite c'est le service des autres, vous l'avez appliqué à l'amicale, et personne ne s'en est plaint...

Et puis nous avons commencé à percevoir chez vous les premiers signes de détérioration de votre santé : il devenait de moins en moins raisonnable de vous laisser porter le poids de toutes vos fonctions dont notre cher vice-président, Georges Laurent allait reprendre l'essentiel, avec le succès que l'on sait.

Je voudrais rappeler qu'il y a un peu plus de 5 ans, dans cette église, nous fêtions vos noces d'or, avant d'être reçus par M. Rémond, maire du 17^e, ici présent à un vin d'honneur, en présence de Mme de Panafieu.

Vous avez donc vécu une existence très remplie. S'il me fallait la qualifier simplement, je retiendrais deux expressions :

- La fidélité, à la cause de la libération de la France mais aussi à votre famille et à la grande famille de la 2^e D.B. et du R.B.F.M.
- Le souci des autres, de les servir, dans votre métier d'hôtelier mais ensuite tout au long de votre engagement dans notre amicale, et ceci au prix d'un investissement personnel bien lourd.

S'il vous arrivait d'être un peu excessif, vos excès s'appliquaient avant tout à votre générosité, à votre souci de rendre les autres heureux.

Chère Madame, vous savez déjà toute la part que nous prenons à votre peine, mais je voudrais vous dire aussi l'admiration que nous avons pour la tendresse dont vous avez entouré Jacques pendant ses longs mois de maladie, afin de lui rendre ses souffrances plus tolérables.

Je voudrais en conclusion, dire à vos fils Gérard et Didier et à leurs enfants combien ils peuvent être fiers du père et du grand-père qu'ils ont eu.

Au revoir, Jacques BEUQUE.

C'est avec une très grande émotion que nous nous sommes réunis autour de notre regretté compagnon Pierre ORY lors de ses obsèques le mardi 26 octobre 1999 qui venait de nous quitter de façon rapide. Notre camarade Dominique STEFFEN, son ami, nous a dit l'allocution suivante, avec sensibilité et amitié qui durait depuis les apprentis MARINS, il y a bien longtemps...

Cher Camarade, mon Ami,

Subitement tu viens de nous quitter, et nous te regrettons ; c'est au nom de tous tes camarades de combat, les anciens de la France Libre, de la 2^e DB et en particulier du Régiment Blindé de Fusiliers-Marins que je t'adresse de dernier hommage.

Le 5 avril 1935, nous arrivons à Brest, à l'Ecole des Apprentis-Marins sur l'ARMORIQUE, nous n'avions pas encore 17 ans. C'est là que nous nous sommes connus et que nous avons été formés, pour servir la France.

A la sortie de cette école, nous choisissons la spécialité, et nous embarquons le 5 janvier 1937 sur le vieux cuirassé CONDE, bateau-école des Fusiliers-Marins, ancré à l'ORIENT.

A la fin de ce stage de six mois, grâce à notre bon classement, 11^e et 12^e sur 160 élèves, nous sommes affectés au choix sur le Contre-Torpilleur "AIGLE", en partance pour BEYROUTH au sein de la Division Navale du Levant, et nous naviguerons ensemble pendant près de deux ans.

Tu iras ensuite sur d'autres unités, avant de suivre le cours de moniteur d'éducation physique de la Marine.

Ensuite, tu embarques sur le Cuirassé PARIS.

La guerre éclate et à la débâcle, ton bâtiment rejoint l'Angleterre ; là tu seras volontaire pour continuer le combat dans les Forces Navales Françaises Libres ; tu occuperas les fonctions de Capitaine d'Armes à la Caserne BIZ-HACHEIM à Londres, et chargé de l'Instruction militaire des Marins. C'est là que tu rencontreras notre ami commun CORTADELLAS, actuel Vice-Président de l'Association des Français Libres, qui, en raison de santé, ne peut être ici aujourd'hui ; mais il est représenté par sa fille.

En juin 1944, notre Régiment Blindé de Fusiliers-Marins, venant du Maroc, arrive en Angleterre, au sein de la 2^e Division Blindée du Général LECLERC ; quelle ne fût ma surprise en te voyant nous rejoindre, et tu seras affecté à mon Escadron, le 3^e au peloton hors rang, chargé du ravitaillement des trois pelotons de combat. Tes missions ne sont pas sans danger, puisqu'un matelot Ange SCOTTO, pour qui nous aurons une pensée, sera tué à tes côtés par éclat d'obus, alors que tu venais ravitailler notre 3^e peloton, commandé par M. VILAREM, aujourd'hui présent. Ainsi tu auras participé à toute notre épopée de la 2^e D.B., comme Maître fusilier au RBFM, du débarquement le 1^{er} août 1944, en Normandie pour atteindre BERCHSGADEN, en passant par les durs combats de Normandie, la prise de Paris, Baccarat, Strasbourg et Royan.

Titulaire de plusieurs décorations militaires, pour avoir été présent à la Campagne de France au RBFM, tu as eu droit au port de la Fourragère de la Croix de Guerre 1939-1945 à titre individuel et de la Président Unit Citation, distinction honorifique américaine pour la participation à la prise de Strasbourg.

Plus tard pour tes activités d'ordre social et d'intérêt public, tu recevras encore d'autres décorations, notamment celle de Commandeur des Arts, Sciences et Lettres, et la médaille Patrie, académies et intérêt public.

A la fin des hostilités, tu retourneras à la vie civile, occuper d'une affaire familiale ; en 1968, tu constitueras ton cabinet de Conseil Juridique et Fiscal, tu auras le titre d'Avocat, pouvant plaider devant les tribunaux.

Auparavant, en 1968, tu t'impliqueras dans la vie publique et sera désigné par le Général DE GAULLE, comme Maire-Adjoint du 15^e Arrondissement de Paris ; tu rempliras tes fonctions avec beaucoup de compétence, sans en chercher les honneurs ; ... c'est en souvenir de cette fonction, que Monsieur le Sénateur CHERLOT du 15^e Arrondissement de Paris, est venu ce jour apporter le témoignage reconnaissant de la Ville de Paris.

Mais tu n'oublieras pas pour autant tes camarades de combat, et tu faisais partie de nos amicales de la France Libre, les Anciens de la 2^e DB, et du Régiment Blindé des Fusiliers Marins.

Ces drapeaux, entourés de tes anciens compagnons d'Armes sont la marque de la fidélité à ton souvenir et s'inclinent aujourd'hui, devant toi, mon Cher Pierre.

Chère Madame ORY et les siens, en ces moments douloureux, sachez que notre peine est très forte, et au nom de tous, anciens et amis, nous n'oublieront pas.

Au revoir, mon cher camarade, mon ami, repose en paix.

DEVOIR DE MEMOIRE A ALBERT CAVARO, LE DISCRET

----- IN MEMORIAM

Albert CAVARO nous a quittés à 87 ans, le 26 décembre 1999, victime d'une tumeur pulmonaire qui a frappé cet homme sobre et non fumeur. Homme méthodique et modeste, il avait laissé des instructions pour que son départ du monde se fasse dans la plus grande discrétion. C'est pourquoi je n'ai appris son décès que le 18 février 2000. J'ai aussitôt téléphoné à Madame CAVARO pour lui présenter mes condoléances et lui dire mon estime pour son mari. J'ai découvert ainsi qu'il avait été un chef de famille exemplaire, après l'avoir connu il y a 55 ans comme un superbe officier.

Arrivé au R.B.F.M. comme moi-même à CHATEAU-GONTIER, il remplace BEBIN au 3e Peloton (Les Pionniers) tandis que je relevais DE GAULLE au 2e Peloton (TD). CAVARO avait alors 33 ans et était officier des équipages canonnier depuis l'âge de 30 ans, preuve de sa valeur car l'entrée si jeune dans ce corps d'élite était exceptionnelle. Grand, mince, toujours impeccable, réservé, humain mais rigoriste, plutôt pince-sans-rire, il regardait d'un oeil amusé la fantaisie qui régnait alors dans cet escadron très "cavalier".

Après ROYAN et l'ALLEMAGNE, il est volontaire pour suivre le R.B.F.M. en Extrême-Orient, toujours avec le 1er Escadron commandé alors par CHAVANE. Il participe aux opérations en COCHINCHINE de novembre 1945 au débarquement au TONKIN le 6 mars 1946.

Pendant des mois, c'est le face à face avec le VIETMINH dans une guerre des nerfs qui se terminera par l'explosion de décembre 1946. Mais le 1er et 4e Escadrons redescendent en renfort en COCHINCHINE fin septembre 1946. Je prends le commandement de ce groupement mis pour emploi aux ordres de la Flottille amphibie Sud et je retrouve CAVARO qui a reçu le commandement d'une des nombreuses sections de LCVP armées par nous (la 6e).

Il participe en décembre 1946 à la réoccupation de la province de BATTAMBOURG qui nous avait été arrachée par le SIAM en 1941 puis revient en CONCHINCHINE et opère dans le delta du Mékong et plus précisément dans la dangereuse presqu'île de CAMAU où la terre et l'eau se mélangent et où notre adversaire est à son aise. Que ceux qui n'ont pas fait ce service dans un climat éprouvant, des conditions logistiques médiocres et un environnement hostile, imaginent ces missions de liaison entre les postes isolés de transport de troupes de soutien des opérations de secteur de l'armée de terre, de poursuite d'un ennemi presque insaisissable en utilisant les voies d'eau qui quadrillent cette région, des rachis souvent étroits, surplombés à marée basse par des berges à végétation touffue où l'embuscade est en permanence présente à l'esprit.

CAVARO exécutait ces missions dont la fréquence n'était limitée que par la disponibilité du matériel (rendons hommage aux mécaniciens) avec sang-froid, une autorité naturelle et un calme qui en imposaient à ses hommes dont il obtenait le meilleur rendement et dont il me vantait le courage et la compétence, sans parler de la bonne tenue et de la discipline. Avec lui, ils étaient à bonne école.

Au cours de sa dernière mission, le 9 mars 1947, la 6e section de LCVP chargée de la protection d'un convoi de jonques chargées de riz est une fois encore très durement accrochée, CAVARO grièvement blessé à la mâchoire, le patron de son LCVP à la poitrine traversée par une balle va se dégager de l'embuscade par un feu nourri de toutes ses armes y compris le mortier de 50. Il rallie CAMAU, rend compte de sa mission au commandant du secteur par écrit, car il ne peut plus parler, perd son sang en abondance et tombe dans l'inconscience. Il se réveillera à MYTHO où le docteur l'a fait évacuer, puis sera transporté par hydravion sur SAIGON et l'hôpital GRALL où il restera un mois avant d'être rapatrié. Moi-même restant en Indochine, je n'ai plus revu CAVARO qui termina sa brillante carrière comme officier des Equipages en Chef, Commandant les Marins-Pompiers de LORIENT. D'une haute valeur morale et militaire, il est resté fidèle toute sa vie à la devise de la Marine : Honneur et Patrie, Valeur et discipline, CAVARO était officier de la Légion d'honneur, médaille militaire, Commandeur de l'Ordre National du Mérite, Croix de Guerre avec palme.

Son frère cadet avait été tué à l'âge de 24 ans dans les rangs du 1er R.F.M. à PONTECORVO (Italie) en 1944.

En rendant à CAVARO l'hommage qu'il mérite, j'ai voulu rappeler à notre souvenir les oubliés du R.B.F.M. - INDO.

C. AMIRAL REBOUL.

René TARDY - Nous a écrit pour nous dire et ressasser l'INDO, cette guerre impossible et funeste bien entendu. Autrement sa santé est bonne avec un temps pluvieux permanent. Une amicale pensée de sa part ainsi qu'une bonne santé pour tous.

Philippe PINA - Il est allé en Corse. Voyage aux sources, beaucoup de sentiments de revoir famille et amis, entre autres GIGANTEI NUMA de MONTEMAGGIORE après 59 ans, l'émotion et la mémoire sont là pour se souvenir de nos fameux vingt ans. Sur sa lancée, il va s'offrir un second voyage prochainement pour retrouver l'air vivifiant du pays.

Madame ROUELLE - Nous donne de ses nouvelles qui sont bonnes avec le soleil du midi, elle adresse ses amicales pensées et souhaite une bonne forme pour tous les anciens et camarades de son mari. Merci Madame et bon moral avec la santé.

François CLAD - Lui aussi est allé en Corse avec quelques amis, il a fait une grande randonnée pédestre dans le massif de BAVELLA, endroit superbe avec l'air de cette île toujours aussi vivifiant. Il est si enthousiaste de son voyage, qu'il remet ça au mois de Mai 2000. Bravo, que ce soit encore un succès. Il envoie à tous les Anciens et Ami(e)s un salut amical.

Madame SYGROVES - Est en bonne forme et a reçu le dernier bulletin 137, elle nous dit quelque soit la décision pour l'avenir de l'Amicale dans nos coeurs il y aura toujours une grande place pour nos souvenirs qui sont parmi les meilleurs. Nous y sommes sensibles, merci Madame, bien amicalement.

Jean-Pierre KOENIG - Toujours beaucoup d'attention pour le Département de l'ORNE, que l'on dénomme la Sibérie Normande. Il y a une maison et a eu fort à faire après la tempête, aujourd'hui, le temps est plus clément alors il respire mieux, il envoie un salut amical à tous et à bientôt.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Jacques LEFRANCOIS -

BAT. A - 36, Route d'Albi 31200 TOULOUSE

Marcel CALLET

171 bis, rue Antoine Durafour - 42100 ST ETIENNE

Madame Marie-Anne HEINRICH 35, rue Jacques Decour - 92150 SURESNES

Madame Mireille LABATUT

Résidence du Parc - 4, rue de l'Abreuvoir - 94150 RUNGIS

LE MUSEE DE LA MARINE

Le musée de la Marine a pour vocation de présenter au public tous les domaines de la marine, tant ceux de la marine nationale, de la marine de commerce, de la pêche, du sport nautique et de la plaisance que de la recherche océanographique. Cette présentation de la plus prestigieuse collection au monde est réalisée au Palais de Chaillot, à Paris, mais aussi dans les huit musées situés sur le littoral. Consacré parmi les trois ou quatre plus grands musées maritimes au monde, le musée de la Marine est à la fois musée d'art et d'histoire, de sciences et de techniques, d'aventure humaine et de traditions populaires, un centre de culture maritime ouvert au plus large public.

UN PEU D'HISTOIRE...

En 1748, Henri-Louis Duhamel de Monceau, Inspecteur Général de la Marine, offre à Louis XV sa collection de modèles de navires et de machines d'arsenaux. Celle-ci est installée au Louvre dans la salle dite de marine, pour servir aux travaux des élèves de la nouvelle école des ingénieurs constructeurs.

Fermée par la convention du 7 août 1793, la salle de marine s'enrichit pourtant, lors de ces événements tragiques, en recueillant des confiscations révolutionnaires, parmi lesquelles la collection du Duc d'Orléans. En 1801, une partie de ce fond est prélevé pour la constitution d'un éphémère musée naval dans les salons du ministère de la Marine, Place de la Concorde.

Le 15 décembre 1827, le Roi Charles X décide la création au Louvre d'un véritable musée de la marine qui prend le nom de Musée Dauphin en l'honneur du Duc d'Angoulême, Grand Amiral de France. A cet effet, les pièces majeures conservées dans la salle des modèles des arsenaux lui sont dévolues pour contribuer à son enrichissement. La collection est évacuée du Louvre en octobre et novembre 1939 vers la Château de Chambord et le Château de Serrant (Sarthe).

Le retour des collections vers le Palais de Chaillot est autorisé à partir de février 1943 et le musée sera ouvert au public à partir du 15 août 1943.

En 1947, un décret organise le musée de la Marine et les musées des ports.

UNE PRESTIGIEUSE COLLECTION

Le Service Conservation de l'établissement public national musée de la Marine conserve la plus importante collection au monde de modèles d'époque de navires de guerre depuis la fin du XVII^e siècle, dont dix modèles à très grande échelle. Le fonds s'est enrichi au XIX^e siècle des maquettes des derniers bâtiments à voile comme le *Valmy*, et des innovations de nos ingénieurs aux premiers âges de la vapeur, comme la *Gloire* ou le *Napoléon* qui furent les archétypes des flottes de guerre contemporaines.

Des modèles de navires marchands, de bateaux de pêche et de plaisance, font du musée de la Marine le conservatoire de trois siècles de construction navale. Ces modèles sont servent toujours de référence à l'archéologie navale française. Les sculptures de la *Réale*, galère du Général des galères, à la gloire du Roi Soleil, le canot utilisé par Napoléon pour inspecter le port d'Anvers, des dizaines de figures de proue, de cariatides et d'atlantes, témoignent de la splendeur de la décoration navale à l'époque où les ornements des navires symbolisaient la puissance et la gloire des princes et des nations. De nombreuses peintures retracent les différents épisodes de l'histoire maritime de la France, dont la dimension humaine est symbolisée par les souvenirs de nos grands marins tels Lapérouse, Surcouf ou Charcot. Aux voyages scientifiques, à travers tous les océans du monde, se rattache aussi une importante collection d'instruments de navigation. Depuis sa création en 1827, le musée de la Marine dispose d'un atelier de modélisme, dont la mission principale est la restauration permanente du fonds ancien des collections, modèles de navires et machines portuaires. Dès le milieu du XVIII^e, les arsenaux de la marine entretenaient des ateliers de modélisme, dont la production générale des "salles de modèles" au début du XIX^e siècle. Aujourd'hui, trois maquettistes perpétuent cette tradition à la vue du public.

A PARIS

Le musée de la Marine de Paris est installé sur l'emplacement du Palais du Trocadéro, construit pour l'Exposition Universelle de 1878 et qui prit le nom de Palais de Chaillot lors de sa reconstruction pour l'Exposition de 1937. Face à la Tour Eiffel et au Champ de Mars, le musée de la Marine domine l'un des plus vastes panoramas de Paris. Les collections permanentes sont présentées dans deux galeries longues de 190 mètres : la grande galerie à verrière retrace l'histoire de la Marine française du XVII^e siècle jusqu'à la fin de la marine à voile. Elle est illustrée par de remarquables modèles de bâtiments d'époque, témoins de l'évolution du matériel naval : galères et chébecs sous Louis XIV, vaisseaux et frégates de la Royale perfectionnés jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, flotte napoléonienne, derniers navires de guerre en bois. De nombreux tableaux accompagnent cette rétrospective évoquant les grands épisodes de l'histoire maritime où la vie quotidienne dans les ports et arsenaux, comme les célèbres vues des ports de Joseph Vernet. Deux espaces consacrés aux phares et balises et à l'art du cordage, conduisent aux salles d'exposition temporaires. La galerie basse, ouverte sur les jardins, propose des sections thématiques développant un aspect particulier de l'histoire et des techniques maritimes : les instruments de navigation et les cartes, les grands voyages d'exploration, la construction navale au XVII^e et au XVIII^e siècle, la marine de commerce, les débuts de la vapeur, enfin la Marine nationale, de la *Gloire*, première frégate cuirassée du monde en 1860, au porte-avions nucléaire Charles-de-Gaulle. La pêche, le sauvetage en mer et la pénétration sous l'eau y sont également évoqués.

A BREST, PORT-LOUIS, ROCHEFORT, TOULON, SAINT-TROPEZ ET NICE

L'une des particularités du musée de la Marine est d'avoir décentralisé sa collection nationale dans des musées locaux situés dans des édifices d'importance, souvent classés monuments historiques. Le château de Brest, monument majeur de la pointe de Bretagne, est entré dans le patrimoine maritime fin juillet 1945. ce castellum gallo-romain, devenu muraille de l'embryon de ville, puis caserne fortifiée, a le privilège d'être très largement le plus ancien édifice militaire actif au monde, dix-sept siècles après sa fondation par les légions du pays des Osismes. Parfaitement restauré dans sa gloire médiévale revue et corrigée par Vauban, il abrite l'un des établissements principaux du musée de la Marine. En face de Lorient, la citadelle de Port-Louis, fondée par les Espagnols, siège éphémère de la Compagnie des Indes de Richelieu, est affectée au musée de la Marine et au musée de la Compagnie des Indes (musée contrôlé relevant de la ville de Lorient). Le musée de la Marine et la ville de Lorient sont associés par convention pour la gestion conjointe de l'ensemble patrimonial de la citadelle. Rochefort est une exception heureuse. les initiatives de Colbert de Terron, qui fonda en 1669, sur un marécage en bordure de Charente une base navale exemplaire, ont donné à Rochefort une envergure et une originalité d'architecture militaire remarquables. La politique de la municipalité, réhabilitant les constructions militaires désaffectées, éclaircissant les espaces et les perspectives, est en train de donner à la marine son plus spectaculaire patrimoine immobilier. Le musée de la Marine y occupe l'hôtel de Cheusses, résidence privée construite en 1559, devenue hôtel des Chefs d'Escadres de 1685 à 1781, ainsi que l'hôtel de la marquise de d'Amblimont qui jouxte l'hôtel de Cheusses. Ces deux remarquables immeubles permettent une présentation d'une partie du fonds de la construction navale du XVIII^e siècle. D'autre part, le pavillon d'entrée de l'ancien hôpital de la Marine, ouvert en 1788, a été remis au musée de la Marine par le ministre de la Défense en 1986. Il s'agit là du plus ancien témoignage intact de la Marine des XVIII^e et XIX^e siècles. Avec ses collections d'anatomie, de médecine, d'histoire naturelle et d'ethnologie, sa bibliothèque d'environ 25000 ouvrages et rapports consacrés à la médecine navale et aux voyages, l'ancienne école de médecine navale, la première au monde, a été ouverte au public au cours de l'année 1998. La Méditerranée a gardé peu de traces de son histoire maritime : Clos des galées et arsenaux du XVII^e siècle de Marseille et de Toulon ont depuis longtemps disparu. La musée de la Marine est installé dans un bâtiment récent, aux abords de l'arsenal ; cependant, l'ancienne porte de l'arsenal de Louis XIV, achevée en 1738 par l'architecte Lange, a été déplacée en 1976 pour orner la façade du musée.

Les musées navals de Saint-Tropez, dans la citadelle, ainsi que celui de la Tour Bellanda à Nice, proposent une présentation locale des grands moments de l'histoire maritime et de nos ports de guerre, grâce aux dépôts des collections du musée de la Marine.

LES ACTIVITES POUR ENFANTS AU MUSEE DE LA MARINE

Endroit magique à la fois ludique et "de délectation", le musée doit devenir pour les enfants un lieu d'ouverture vers "autre chose". Depuis plus d'une dizaine d'années, le musée de la Marine programme pour les enfants de nombreuses activités qui en font l'un des musées les plus dynamiques en ce domaine : des parcours-découverte ont lieu tous les mercredis à 15 h, des visites spécifiques sont organisées à la demande pour les groupes, ainsi que des ateliers (notamment celui consacré au matelotage) qui connaissent un grand succès. Cette année a vu, pour la première fois, l'île au trésor, au musée de la Marine du Palais de Chaillot, l'organisation d'une animation théâtrale, grâce à l'aide du ministère de la Défense. D'autres projets sont prévus pour demain. Dans une perspective d'accueil d'un public de plus en plus large, le renforcement du service d'action culturelle a été décidé.

L'ACTUALITE DE L'ETE AU MUSEE DE LA MARINE

A Paris, le musée rend hommage au peintre officiel de la Marine Jean Rigaud (1912-1999) en illustrant ses 80 ans de peinture. Du 5 mai au 24 août 1999.

A Brest, il présente une rétrospective photographique témoignant des moments de vie du "marin du siècle", Eric Tabarly.

Du 28 juin au 15 septembre 1999.

A Rochefort, il consacre ses cimaises aux marines de Michel Bez, peintre officiel de la Marine, réalisées pour l'illustration des boîtes de maquettes de la société Heller.

Du 7 juillet au 24 octobre 1999.

Enfin, à Toulon, il offre au regard des visiteurs un florilège d'affiches anciennes de sa collection sur le thème du voyage en mer "Voyages de rêve, rêves de voyages".

Du 30 juin au 26 septembre 1999.

A la rentrée, sont programmées à Paris, une exposition sur l'action maritime des Douanes en Europe "Pataches et gabelous", une rencontre dédicace des écrivains de la mer et la présence maintenant traditionnelle au Salon nautique international de la Porte de Versailles.

POUR ACCOMPAGNER LE MUSEE DE LA MARINE

L'Association des Amis du musée de la Marine concourt, depuis sa création en 1930, au rayonnement du musée de la Marine et à l'enrichissement de ses collections. Elle conjugue vie associative, activités éditrices et commerciales au profit du musée. Ses membres bénéficient d'avantages divers dont l'entrée gratuite dans les musées de l'établissement public et dans certains musées amis. Ils sont informés des expositions et manifestations du musée. Des voyages thématiques sur la découverte des musées maritimes européens et métropolitains sont organisés annuellement. L'association édite Neptunia, revue trimestrielle d'art, d'histoire et de techniques maritimes, servie sur abonnements, ainsi que des ouvrages, catalogues, monographies et plans de navires.

Une section très active rassemble les modélistes navals les lundis après-midi au musée de la Marine de Paris. Brest, Rochefort et Toulon ont aussi une section déléguée de modélisme. L'association gère la librairie-boutique du musée à Paris et dans les ports. Des réductions sont accordées sur présentation de la carte membre de l'association.

HORIZON GRAND LARGE

Il y a plus d'un an déjà, en février 1998, le ministre de la Défense annonçait officiellement que le déménagement du musée de la Marine n'était plus d'actualité. La période de turbulences vécue par notre établissement nous a fait prendre conscience de l'attachement de milliers de Français, connus ou anonymes, pour leur musée de la Marine et ses collections, et de la nécessité de ne pas les décevoir. Ce "vent de boulet" a aussi démontré un impérieux devoir : inculquer aux Français la fierté d'appartenir à une nation maritime. L'horizon ainsi éclairci et le grain salué, comme tout marin, nous avons repris notre cap vers le grand large, en tenant compte de tous les souhaits et réflexions émis au cours de cette période.

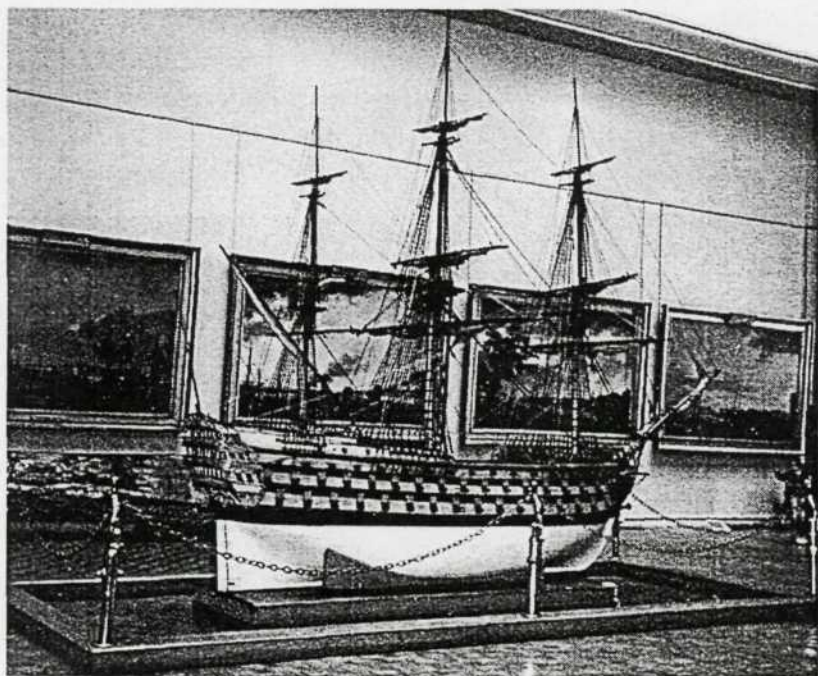
Grand large vers le futur, car, à la fois plus ancien musée maritime au monde et vitrine des marines contemporaines, lieu prestigieux d'art et d'histoire, le musée de la Marine va se transformer pour mieux répondre à son public et attirer de nouveaux amoureux de la mer et des océans.

Dans la volonté de faire connaître et illustrer la dimension maritime de la France dans ses cinq marines, l'équipe du musée a travaillé à une démarche nouvelle. Elle permettra dans un avenir proche, de présenter le rôle pionnier joué par notre pays dans l'investigation des fonds océaniques, la place primordiale qu'il occupe dans l'industrie mondiale de la plaisance et dans la construction navale militaire, ou de rappeler que les plus majestueux paquebots du monde ont été conçus dans nos chantiers nationaux.

AINSI EST NE LE MUSEE DE LA MARINE

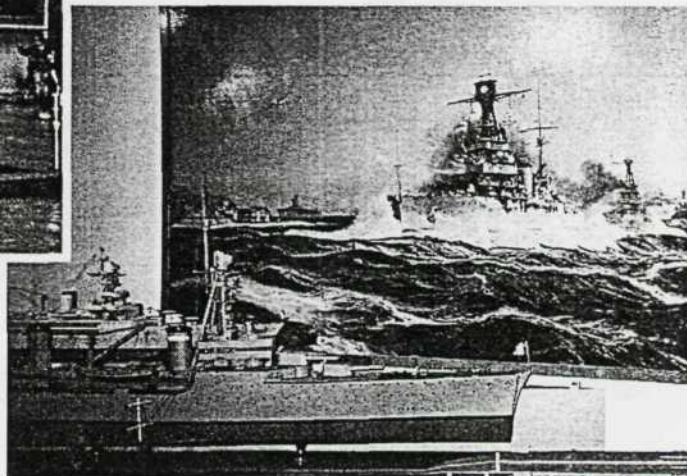
A une époque où la construction navale ne s'appuyait pas encore sur le plan, Colbert prescrivait dans son ordonnance de 1679 aux intendants des arsenaux que *"l'intention du Roy est qu'il soit fait en chaque arsenal des modèles en petit d'un vaisseau de chacun des cinq rangs dans lesquels les mesures seront réduites au 1/12e ou au 1/20e de toutes leurs proportions ou mesures"*. Il est raisonnable de penser que cette décision de fabrication de modèles préalablement ou conjointement à la construction des vaisseaux, est directement à l'origine des collections du musée de la Marine. Dans le sillage, des encyclopédistes des Lumières, quelques hautes figures de cet âge d'or de la connaissance ont acquis, pour leur cabinet personnel de curiosités, des collections privées de modèles de navires et de machines portuaires. Parmi les nombreux fonds qui ont été recensés, la plus ancienne collection semble être celle de l'Intendant Michel Bégon à Rochefort, la plus importante en volume et en valeur étant celle de l'inspecteur général de la marine Henri-Louis Duhamel de Monceau (1700-1782). Conseiller scientifique du comte de Maurepas, ministre de la Marine de Louis XV, Duhamel avait eu à déplorer l'empirisme des maîtres constructeurs dans les arsenaux. C'est pour cette raison qu'il décida en 1741 de fonder au Louvre, l'école des élèves ingénieurs-constructeurs de Marine, dite "Ecole de Paris", préfiguration de l'école du génie maritime. Leur principal outil pédagogique va devenir la collection personnelle de Duhamel du Monceau, qui va être transférée en 1748 de son hôtel particulier du Quai d'Anjou vers la "salle de Marine" du Louvre. Ce don au Roi, à la foi geste humaniste et didactique, fonde véritablement la base culturelle et historique de la collection d'un musée maritime national dont le musée de la Marine est actuellement le dépositaire.

Contre-Amiral Georges PRUD'HOMME
"Ainsi est né le musée de la Marine".



L'Océan - Vaisseau 3 ponts - 118 canons - 1785-1790
 Musée de la Marine

Croiseur type Montcalm - M. Georges Leygues
 Force navale en escadre
 Musée de la Marine



La vie d'un équipage de T.D.
Le Lynx 2e Escadron - 1er Peloton
(6e épisode)
GRUSSEINHEIM

29 janvier 1945

Quel est l'imbécile qui hurle, je suis couché dans le char et un "Aux armes... Les boches attaquent." vient me réveiller. Je réalise à un grognement familier que c'est nous réveiller... Avec le "Grand" nous avons partagé cette chambre à coucher.

- Fernand... Georges... Démerdez-vous, les Boches attaquent.

- On le sait.

- Y a des chars ?

- Non des fantassins.

- Et c'est pour cela que tu viens nous les casser ?

- Fous-nous la paix, qu'on roupille une jecte de plus.

- Merde, il y a des morceaux de pierres dans la tourelle. Je suis maintenant complètement réveillé, j'avais bien senti quelques chocs sous mes couvertures cette nuit, ça pas dû tomber loin.

- Oh, le T.D. ?

- Quoi ?

- En route, les chars allemands attaquent.

Le "Grand" jaillit de son couchage, le fourre dans le sac et me le jette, à moi de l'amarrer sur le côté de la tourelle. Un coup de démarreur, voilà un moulin en route, un second coup et le deuxième joint son rugissement au premier. Sacré "Lynx", toujours prêt.

- Bordel de merde...

- Fernand rugit.

- Arrieux, démerde-toi à me passer toutes les pastilles d'alcool solidifié que tu peux trouver, les commandes de direction sont prises dans la glace, je vais enlever le plus gros au burin.

Et le "Grand" la tête en bas s'escrime à libérer ses commandes, toute la neige qui est entrée dans le char au contact de la boîte à vitesse s'est transformée en eau qui avec le froid de cette nuit a fait glace et c'est elle qui bloque les commandes, c'est la première fois que pareille chose nous arrive, il fait très froid.

Sortant la tête de notre boîte de fer je suis surpris du décor. Hier soir, il y avait ce qui était tout de même des maisons, maintenant ce ne sont que des vestiges. Seule celle qu'on avait décidé de coucher "Etesse" n'a pour ainsi dire rien eue. Je m'explique la provenance des gravats à l'intérieur du char. Et ce qui est certain, c'est qu'avec Fernand nous avons réellement besoin de sommeil. Nous n'avons rien entendu.

- Bonjour, Directeur.

- Bonjour Arrieux. Bonjour Garrapit.

- Le "Grand" dégèle les commandes.

En effet, avec forces jurons, pastilles d'alcool solidifié, le burin, le marteau, l'aide de notre réchaud, Fernand, la tête en bas, s'acharne sur ses leviers.

- Bien dormi ?

- Pas mal. Quoique sur les quatre heures, j'ai eu un peu froid. Il a fallu que je me lève deux fois pour fermer la porte que des cons ouvraient.

- Fallait les engueuler.

- J'aurais voulu vous y voir.

Un grand rire secoue Etesse :

- Les plaisantins qui se permettaient d'ouvrir la porte étaient des obus de gros calibre.

Je savais Etesse gonflé, mais de là à le croire humoriste.

- Je boirais bien un coup de jus.

- Voilà mon grand.

- Oh ! Le T.D. ?

- Quoi qui gna, encore ? Oh ! Pardon mon commandant... Etesse, le commandant Debray est là.

- Dites-moi mon vieux, vous allez poster votre char à la bifurcation qui est en face de vous, de façon à surveiller les deux routes. Alerte n° 1, la route principale à gauche. Sur la droite, c'est un chemin que le génie a miné à hauteur des dernières maisons du village... Attention les boches attaquent avec pas mal de chars.

- Bien... Garrapit, moteurs en route.

En un temps record la position est prise. Fernand n'a aucune pitié, il vient de nous trimballer sur ces gravats exactement comme s'il roulait sur une route nationale. Merde... Il n'y a pas le feu... De toute façon, quoiqu'il soit six heures, il fait aussi clair que dans le conduit d'une cheminée.

Pour le moment, l'accrochage avec les fantassins doit être chaud, cela se passe sur notre gauche. Les armes automatiques ne chôment pas. Le tac-tac, lent et régulier des mitrailleuses de 30 américaines s'emmêle aux crac-crac rapides, rappelant les pétarades d'une moto, des armes allemandes. Bruits de chars dans le lointain. Il n'y a de quoi s'émouvoir car normalement ils n'attaqueront pas avant le lever du jour... Mais avec ces cocos là il faut s'attendre à tout. Pas folichon notre boulot. Cette attente devient lassante et à cause de notre inaction nos membres s'engourdissent sous l'action du froid. Au fur et à mesure que le jour se pointe les êtres et les choses prennent forme. Je distingue maintenant à une cinquantaine de mètres sur le chemin de droite des têtes au ras du sol, ce sont les légionnaires de la 1^{re} armée.

L'artillerie de notre division se met de la partie pour essayer de clouer au sol l'infanterie allemande. Les canons ennemis n'ont pas arrêté.

Un fantassin du R.M.T. se dirige posément vers le groupe de légionnaires, un bref colloque, puis il s'éloigne.

- Mais, nom de Dieu... Qu'est-ce qui lui prend ?

Fernand, pas sa question, me fait de nouveau regarder dans cette direction. Le griffeton, cassé en deux, avance, s'arrête à ses gestes nous réalisons qu'il va lancer une grenade. Une grande flamme mais pas d'explosion.

- Merde, elle a foiré.

- Penses-tu, c'est une fumigène (répond Fernand).

Une deuxième grenade rejoint la première et un nuage opaque s'élève. Notre gars s'élance dedans, quelques secondes d'attente et il ressort avec des soldats allemands.

- Les types du Tchad sont réellement de drôles de lions.

Le "Grand" ne peut pas mieux dire. Il est huit heures et demi quand un Sherman de la 5^e D.B. débouche derrière nous, s'engage dans le petit chemin, s'arrête, repart, stoppe à hauteur de la dernière maison, pointe son tube vers le nord-est. De toute façon, nous sommes débarrassés d'une épine. Il ne nous reste que le secteur de la route principale à surveiller. Un second Sherman arrive sur notre gauche cette fois décidément le secteur commence à se peupler, il commence à tirer, mais sur quoi Bon Dieu ! La riposte ne se fait pas attendre ; un déluge d'acier s'abat autour de lui ; il décroche. Bon, maintenant c'est au premier Sherman d'ouvrir le feu. Un coup, puis deux et... c'est fini. Le bruyant décroche puis en marche arrière vient se ranger derrière nous.

- Oh... Le T.D. ?

- Oui ?

- Il y a un char allemand là-bas... sur la gauche.

J'ai tiré deux obus mais ma pétoire n'en veut pas. Essayez pour voir ce que vous pouvez faire. Il est bien planqué.

- Il faut se le farcir.

Pour cela, il nous faut prendre la place du Sherman. Les moteurs sont lancés par un Fernand tout souriant et posément nous partons à la chasse. Le déplacement est vite fait; il s'agit d'une centaine de mètres.

Nous avons deux nouveaux à bord : Cadiou qui vient du peloton porté où il faisait le fantassin et Mahé qui va avoir son baptême de feu. Il me semble que c'est le moment de donner quelques conseils.

- Cadiou, pas d'énervements, hein ? Tu passeras rapidement, mais sans brusquerie les obus demandés. Comme tu le vois Léon a trois perforants et trois explosifs sur les berceaux à portée de sa main, donc tu as tout le temps. Ne te mélange pas les crayons. Pas de gueulante. Si tu as envie de hurler, bouffe ta langue... Léon, je compte sur toi pour charger rapidement, j'entendrais bien le claquement de la culasse quand tu auras rechargé. Ne vous émotionnez pas et... on verra bien.

Nous voilà arrivés, nous sommes aux loges. Des chars ennemis trop loin pour faire de bons cartons, je balade la tourelle, j'ai beau écarquiller mes mirettes, je ne distingue rien qui puisse avoir la forme d'un char. Etesse scrute le paysage avec les jumelles.

- Vous ne voyez rien, Arrieux ?

- Non, chef. il doit être drôlement bien planqué... A moins qu'il n'ai décroché.

De nouveau les jumelles inspectent, puis je vois Etesse qui monte sur l'avancée de la tourelle à côté de Paulette. Décidément il en veut.

- Arrieux, il est là-bas.

- Où ça ?

- Là-bas, sous l'arbre isolé.

J'ai beau regarder, je ne vois rien. D'ailleurs, je ne vois pas d'arbre isolé, tous ceux que je distingue sont perpendiculaires à mon tube. La tête de cette ligne étant légèrement plus basse que ma pétoire à l'horizontale. Je réalise brusquement que le Sherman a pu le voir, parce qu'il est plus haut sur pattes que le T.D.

- Ne bougez pas chef, j'arrive.

- Tenez, vous le voyez ?... A deux doigts sur la gauche du pylône électrique.

- vu, mais je ne l'ai pas dans ma lunette, la crête des arbres me le cache.

- Merde, alors ?

- Avançons une jecte.

- Impossible, nous sommes déjà à la limite du champs de mines.

Drôle de dilemme. Mais le Dieu gaulois de la guerre était avec moi.

- J'ai une combine, chef. Je vais tirer à l'aveuglette cinq ou six obus dans sa direction, vous corrigerez le tir le mieux possible, il faut l'inquiéter de façon qu'il se déplace, si près de nous il est plus que dangereux. Dès qu'il montrera son museau j'en fais mon affaire.

- Bon essayons.

- N'oubliez pas de faire les corrections de tir... Léon, un perforant.

- Dis Georges, il est gros ?

- Comme cela il paraît pépère. Mais il est camouflé en blanc et sur cette neige... Fernand, prépare-toi à décrocher à l'appel.

- Ne le rate pas, andouille...

- Ta gueule, con...

A une cadence tout de même correcte pour les circonstances, j'expédie sept perforants, un coup de pied dans le dossier du conducteur, le Lynx a fait un bond en arrière pour garer l'arrière du char à mi-tourelle à l'abri de la maison.

- Guettez-le, directeur.

Je viens d'user de la salive pour rien car déjà il fait l'ascension et reprend sa surveillance.

Je mets Fernand et Gilbert à la coule de ce qui vient de se passer, de leur poste, ils n'ont rien pu voir ni comprendre à cette manoeuvre. Là-bas les teutons doivent être en train de tirer des plans. Pour nous c'est l'attente, j'essaye de m'occuper et je ne trouve comme dérivatif que d'allumer une cigarette, mais surtout j'épie mes camarades, Etesse debout sur la tourelle attend les réactions de notre ennemi, Fernand joue avec la pédale d'embrayage et crispe ses mains sur les leviers de direction, tout en fredonnant aussi faux qu'il est possible, une rengaine à la mode "Fleur de Paris), de temps en temps il l'interrompt pour faire un sourire qui a plutôt l'air d'une grimace. Lucien mâche un chewing-gum et je jurerais qu'il écoute le bruit de ses mâchoires. Il ne sait que faire de ses mains et doit avoir du poil à gratter dans son froc, il n'arrête pas d'être tantôt sur une fesse puis sur l'autre. Léon est appuyé sur le fond de la tourelle contre les obus car les berceaux sont de nouveau garnis, apparemment il est très calme, trop calme, son nez luit et une goutte perle au bout, ses mains, qu'il a croisées sur son ventre, tremblent, il doit drôlement carburer du cigare, j'accroche son regard et nous échangeons un pâle sourire.

- Arrieux, vite, il se déplace.

- O.K.

Je jette mon clope, fixe Léon. Lui montre les dents dans un rictus il a déjà un obus dans les bras. Lucien d'un seul mouvement se retrouve à genoux sous le canon paré à approvisionner Léon. Fernand lance ses

moteurs, débloque ses leviers. Un sourire qui ferait frémir Fritz, s'il pouvait le voir, illumine son visage. Nos regards se croisent et rapidement, il me cligne de l'oeil. Je lui hurle :

- En avant Grand, à la même place... fissa.

- O.K. jeune con.

J'ai déjà les yeux à la lunette de visée, l'arrêt du char me plaque le nez et le front sur la masse protectrice en caoutchouc de l'appareil de visée.

- Arrieux, vous le voyez ?

- Oui, directeur.

- Hausse six cents mètres.

La culasse vient de claquer. La masse de notre ennemi se présente par le travers et mieux il veut franchir le chemin de terre qui se trouve en légère surélévation. Quel con... Je règle mes éléments de tir, je prends mon temps (deux, trois secondes) pour la dérive.

Pan.

- Trop long. Cinq cent.

Pan.

- Court.

- Ça va, c'est pour celui-là.

A ce coup j'ai vu mon obus qui ricochait sur la terre juste à son avant, sa silhouette est basse et son canon très long avec un frein de bouche, je diminue la dérive, sa longueur se rétrécit, l'allemand nous a repéré et vire. L'instant est crucial, je loge ma cible en plein centre de ma lunette, à la pression de mon pouce le percuteur se déclenche, le canon recule brutalement tandis que le départ du messenger de mort déchire l'air.

Pan.

Je vois le blindage se déchirer à l'endroit où j'avais visé, une seconde d'attente... Là le temps semble long, un immense brasier se forme... L'équipage ou ce qu'il en reste essaie d'évacuer et Etesse qui surveille hurle :

- Un explosif ! Vite.

- Ces messieurs sont servis.

Pan.

- En arrière Garapit !

Nous l'avons eu et pour une fois je ne peux garder mon calme. Je hurle un "hurrah" de joie. Tout l'équipage est joyeux et ne demande qu'à le faire paraître. Quelques pichenettes et ramponneaux s'échangent pour masquer une certaine émotion, plutôt du soulagement, tandis que Fernand toujours sentencieux, hurle dans un sourire.

- Ah, heureusement que tu ne l'as pas raté, mon con, sans quoi je te cassais la gueule...

Je ris de sa boutade. Pourtant c'est vers Léon que je regarde et c'est à lui que je m'adresse.

- Alors Gros, tu n'as pas trop eu les chocottes ?

Sa face rouge, illuminée par un large sourire, se tourne tour à tour vers Etesse et sur moi, vers Garrapit et Cadiou, il répond d'une voix que l'émotion fait trembler.

- Non, je n'ai pas eu le temps... Mais, je suis content.

Il respire un bon coup et enchaîne.

- Avant, oui, ça n'allait pas fort... Quand on est remonté c'était fini, je ne sais pas, mais j'étais sûr que tu l'aurais, Georges... Avec des types comme vous je n'avais plus peur.

Je ne sais pas ce qu'en ont pensé les autres, mais pour mon compte ce n'est qu'au moment où il a légèrement viré pour nous attaquer que ma gorge, mon estomac et mes tripes m'ont fichu la paix. Je ne suis pas une machine. Se payer un morceau pareil qui emmerdait tout le monde se n'était pas de la rigolade.

Dès les paroles de Mahé parties vers l'oubli, pour calmer soi-disant nos nerfs, nous lampons quelques gorgées de gnole et chacun allume une cigarette.

Partout ailleurs le combat est toujours aussi violent.

- Garrapit, nous allons reprendre notre position de départ, je vais vous guider.

- Bien, directeur.

Je quitte le Lynx en même temps que notre chef, ceci pour lui signaler les obstacles qui sont derrière nous. Le repli s'effectue lentement. Tout à coup une explosion se fait entendre, un nuage de fumée et de poussière s'élève à l'avant du Lynx, qui stoppe, j'entends Fernand qui hurle par son panneau.

- Merde, le directeur est touché.

Je me précipite vers l'avant et arrive pour admirer, dans la nappe de poussière qui se dissipe, Etesse qui, stoïquement, reprend ses gestes de manoeuvres... Je lui demande s'il est touché.

- Non, je n'ai rien.

Je constate cependant, sous une couche de poussière, une perle sanguine sur l'aile gauche de son nez.

Nous reprenons notre position à la bifurcation. nous avons aussitôt la visite du chef de char du Sherman qui nous avait signalé le Panther, il s'inquiète du résultat.

- Alors, vous l'avez eu ?

- Nous l'avons eu.

- C'est bien ça les gars.

Mon pauvre vieux, que veux-tu que cela nous foute ce compliment. Ne sommes-nous pas à la guerre ? Il est vrai que tu ignores que nous avons des comptes à régler, quoique Cadiou et Mahé eux aussi ne sont pas au courant. L'artillerie pilonne toujours. Mahé qui était partie faire une petite reconnaissance autour du char revient avec le sourire nous annoncer sa découverte, à quatre mètres derrière le Lynx un obus de 105 américain, non explosé. Ce n'est pas possible, il était là, avant, ou bien alors si nos petits potes nous prennent pour cible, nous n'avons pas fini de nous amuser.

La contre-attaque allemande a parfaitement été domptée et vers midi des éléments de la 5e D.B. nous relèvent. Nous apprenons, non sans stupeur, que l'E.M. savait que les allemands feraient tout pour reprendre Grussenheim, c'était une charnière trop importante et hier soir l'ordre avait été donné aux défenseurs de ce coin de "tenir sans espoir de recul". Le Lynx n'avait pas pu être averti car il était perdu à l'extrémité du dispositif de D.C.B. Regagnons le carrefour 177 sans histoire. Nuit calme.

PELERINAGE A GRUSSENHEIM

Le pèlerinage traditionnel a eu lieu le 30 janvier 2000, toujours très émouvant par sa simplicité et le recueillement des anciens de plus en plus rares sur le terrain, et de la population qui reste la gardienne fidèle du souvenir et de la mémoire. Le déroulement des cérémonies en est immuable : rassemblement devant le monument aux Morts, la musique et les pompiers sont là, impeccables comme toujours. Dépôt de gerbes dont celle que je dépose avec Monsieur Beaufils, représentant des parents de tués. Sonneries aux morts, Marseillaise. Après la messe, tout le monde se rend au carré militaire du cimetière, dépôt d'une gerbe sur la tombe du Lt Colonel Putz ; toutes les tombes ont été fleuries par la commune, sonneries aux morts et la Marseillaise. Des prières sont dites devant les tombes du R.B.F.M. (E.V. Robin, Asp. Maymil, Mot. Prissé) sont là, mon épouse, Essner et son épouse, Marie-Thérèse Le Tasset qui a fait le déplacement depuis Nancy.

Derrière la musique et les pompiers, anciens et population mêlés défilant à travers le village jusqu'à la stèle commémorative des combats de Grussenheim. Après les sonneries aux morts et la Marseillaise, Charles Leclerc de Hauteclouque procède à une remise de décorations aux pompiers méritants.

Nous nous retrouvons dans la nouvelle et coquette salle communale où le maire, Monsieur Seiller, nous accueille pour le pot traditionnel. Pour finir, un repas bien convivial qui nous réunit tous dans une auberge à Illhaeusern, vient clore cette journée du souvenir.

François CLAD,

ENFANCE VOLEE,

"Le grand Charles"... C'est une première vision
 Gamin de 7 ans... interrompant nos jeux de billes
 D'osselets, sur les terrains vagues de Casablanca
 Nus pieds, torses nus... l'ivresse de soleil
 Pour voir passer dans sa voiture, escorté de motards
 Une silhouette longue comme le temps... un képi
 Sur la fumée d'une cigarette... un geste de la main
 Répondant à nos brailllements... "Vive de Gaulle"
 Sans bien savoir ni comprendre... qui est ce général
 Qu'il revient d'Anfa... va passer les troupes en revue
 Qu'après le méchant débarquement des armées US
 Ou tant de braves marins et soldats sont morts
 Pour rien, après le désastre, la triste fin
 Du "Milan"... le brave Contre-Torpilleur de "Papa"
 Du Primauguet... coulés là devant moi, aux Roches-
 noires
 Qu'après tant de défaites et d'abandons
 Avec "les Africains", ceux de Koenig, de Leclerc
 Il allait relever le glaive... le bouclier en fer
 En sang, de mon pays lointain... au-delà des mers
 De la France... envahit par l'ennemi, le "boche"
 Moi qui chantais tous les matins, en cours d'école
 La main levée face au drapeau... l'hymne de la gloire
 Du Maréchal Pétain... mon père, ce marin
 Ayant déjà fait la glorieuse campagne de Norvège
 Va s'engager dans la 2e DB... le RBFM de Maggias
 Nous allons rester seuls trois ans, "avec maman"
 C'était le temps des Le Goff, Dupuy, Hurdebourg
 Marguerite... de M. Mme Roche à l'usine Shell
 Jean-Pierre dit "Foufoune"... allait naître
 Nous irons à Kouribga sur Atlas... pour un Noël
 En vacances à Azrou... en camion, sous la tente
 Il y a Aïcha et Hammed qui garde notre villa
 Sur ruches d'abeilles, caméléon en son mûrier
 Mes feux de la St-Jean... hauts dans le ciel
 Des cerfs-volants géants... des ballons dirigeables
 Au-dessus du port... le restaurant des 3 petits cochons
 Place de France... le bar de Marcel Cerdan,
 Les calèches à grelots, les porteurs d'eau
 Rintintin et Blanche-Neige, Bogart-Bergman... au
 cinéma
 Tout cela... le général qui passe, ne le sait pas
 Les secrets de mon enfance, la mort des petits chats
 Le carbure volé, les bûches du café... brûlées
 Les cercles de feux, autour des scorpions noirs
 venimeux,
 Les nuages de sauterelles... ceux qui vont mourir

Dans les combats, à venir... parce que ce Général
 Froid, hautain, glacé... qui passe à dix mètres de moi
 A décidé... faible, seul, de se battre aux côtés des
 Alliés

Comme nous nous battons, vauriens et garnements
 Bandes contre bandes... avec nos frondes, nos mains
 Pour le jeu, le danger, la gloire... le trop plein
 D'énergie qui coule dans nos veines, nos fronts
 Couverts de sueur... pour que la nuit soit bonne
 Et le sommeil... doux, profond, réparateur.
 Alors viendront à lui... tous les écorchés vifs
 Les baladins aux grands coeurs... aventuriers
 Ouvriers de la première heure... marins, aviateur
 Soldats rats du désert, couverts de sable
 A la peau blanche, jaune et noire
 Ils prendront le chemin de l'Angleterre
 Avec leurs tanks, leurs canons, leurs misères
 La fierté des clochards dira plus tard... Malraux
 Oui, il peut se redresser dans son auto
 Faire passer son courage pour de l'orgueil
 "De Gaulle... le Connétable"... je lui présenterai
 Les armes... à 20 ans sur le Croiseur de Grasse
 Dans le port d'Alger... au Mans, pour l'inauguration
 Du monument "aux barbelés" de la Résistance,
 Alençon, autre inauguration... avec Leclerc
 Dans Paris... avec, Kennedy, Eisenhower
 Aux obsèques du Maréchal Juin... les Invalides
 A celles de Jean Moulin... au Panthéon
 "Nuit et brouillard"... éloge funèbre d'un tribun
 Avec petit Père et Clo... il faisait froid
 Dans ma ville natale... Strasbourg, avec les anciens
 De l'épopée glorieuse... place du 18 juin
 Près de Montparnasse, en tribune officielle
 Avec ma Clo radieuse... beauté presque irréaliste
 Et puis ce 9 novembre 1970 funeste... ultime
 Rendez-vous de messe, de village, de campagne
 Pour un enterrement terrestre... un drapeau
 Des casoars, le bruit de moteur d'un blindé
 Encore Malraux... Gary, Chaban et Ponchardier
 Les Compagnons de la Libération, les Français libres
 Tante Yvonne, le fils... Philippe, pas encore Amiral
 Les gens qui pleurent, font le signe de croix
 L'air est glacial... à Colombey les deux Eglises
 Comme il est loin... le soleil de Casablanca
 Les cerfs-volants... au ciel de mes Roches-Noires !

Jacques DRENNES

LA BOMBE ATOMIQUE EN 1944

Cher ami,

Je vous fais parvenir un texte que j'ai traduit du bouquin de Chester WILMOT, "Struggle for Europe", qui est un livre résumant la totalité des opérations militaires en Europe. En lisant ce passage tout dernièrement, je n'ai pas résisté au plaisir de vous le faire parvenir. En effet, en dehors de l'achèvement du serment de KOUFRA, je me demande si le Général LECLERC avait été secrètement informé de cet aspect de l'importance de STRASBOURG. A ce jour, je n'ai aucun élément qui puisse m'éclairer à ce sujet.

J'ai donc pensé que ceci pourrait intéresser les lecteurs du bulletin, et peut être pourrez-vous envisager de le faire parvenir à la 2e D.B. Ceci pourrait peut-être les intéresser.

*Trop heureux d'avoir pu vous être utile.
Cordialement,*

Louis ADELIN (fils d'Antoine)

Membre honoraire du 9e Bataillon
para britannique

Au cours de l'été 1941, les scientifiques britanniques avaient informé le Premier Ministre qu'il y avait une "chance raisonnable qu'une bombe atomique soit mise au point avant la fin de la guerre". Une année plus tard, des progrès scientifiques amenèrent CHURCHILL et ROOSEVELT à envisager la production d'une bombe atomique car "ils ne pouvaient pas être battus à propos du risque mortel".

A la fin 1943, les alliés pensèrent que les Allemands pouvaient les dépasser dans cette course scientifique. Le principe de la fission atomique avait été découvert par un Allemand, Otto HAHN et la théorie de la pile à réaction en chaîne était connu en Allemagne. Quand les Américains réussirent en produisant une réaction en chaîne dans une pile à l'uranium à la fin 1942, les alliés étaient convaincus que la recherche allemande était aussi avancée qu'eux. Ceci accéléra les recherches scientifiques des Alliés, ainsi que celles des agents alliés en Allemagne.

Rien ne fut connu de l'avancement des recherches allemandes avant août 1944, quand les armées d'EISENHOWER atteignirent Paris. Là, une mission scientifique américaine (connue sous le nom de code ALSOS) eut la preuve que le Professeur FLEISHMANN, connu comme étant le meilleur scientifique atomique allemand, avait travaillé à l'Université de Strasbourg. Quelques semaines plus tard, à l'usine PHILIPS à EINDHOVEN, il fut découvert que cette Université de Strasbourg avait commandé de nouveaux équipements de recherches nucléaires. Quand les alliés libérèrent NIMEGUE, trois bouteilles contenant de l'eau du Rhin furent envoyées à WASHINGTON pour analyse, sur l'idée que si les Allemands (à Strasbourg) utilisaient l'eau du Rhin pour refroidir une pile à l'uranium, cette eau pouvait détenir une certaine radioactivité. La réponse revint négative.

Quoique la réponse fut négative, Strasbourg devint un objectif de première importance. En novembre 1944, Strasbourg fut libérée par une poussée irrésistible et insoupçonnée et des membres de la mission ALSOS suivaient de près les troupes alliées. A l'Université, ils ne trouvèrent rien, mais ils découvrirent que le laboratoire nucléaire se trouvait dans une aile de l'Hôpital de Strasbourg et que les scientifiques nucléaires s'y trouvaient dissimulés dans le personnel médical.

FLEISCHMANN et ses associés n'étaient pas très loquaces, mais le laboratoire contenait de nombreux documents. Le professeur avait, selon la tradition allemande rédigé un grand nombre de notes, ainsi que les conversations des autres chercheurs allemands. Ainsi la mission ALSOS à Strasbourg, en sut suffisamment pour faire savoir à Washington que : "l'Allemagne n'a pas de bombe atomique et n'est pas à même d'en mettre une au point dans un délai raisonnable". Le Chef de la mission (professeur Samuel COUDSMIT) indiqua : ' En ce qui concerne la recherche scientifique allemande, elle est encore à un stade très précoce. Ils n'ont pas réussi de réaction en chaîne". "En fait, ils en sont encore au stade où nous en étions en 1940".

En conséquence, la possibilité qu'un miracle scientifique puisse sauver l'Allemagne d'une défaite militaire n'existait pas.

THE STRUGGLE FOR EUROPE?

Chester Willmot.

IL Y A SOIXANTE ANS

LE "PACTE GERMANO - SOVIETIQUE"

Ce 23 août 1939 - soixante ans - , les Français stupéfaits apprennent par la radio (TV alors inexistante) que l'URSS de Staline et le Reich de Hitler ont soudain pactisé sur le dos du reste de l'Europe.

Coup de théâtre diplomatique inattendu, huit jours avant l'invasion de la Pologne par l'Armée allemande, fruit d'une préparation secrète au Kremlin à Moscou, par Joachim Von Ribbentrop et Molotov, le trop fameux "*Pacte de non-agression germano-soviétique*", y compris le "*protocole secret*" aujourd'hui connu. Immense sensation.

Les deux parties contractantes s'engagent mutuellement à ne pas soutenir l'agresseur de l'une ou l'autre en cas de guerre. Conclu pour une durée de dix ans, le Pacte prévoit des consultations et contient d'autres assurances.

Les deux Etats complices promettent de ne pas participer à un groupement de puissances dirigé contre l'autre.

Une grande carte (126x110 cm) en couleurs est jointe au Traité et signée.

Aux termes du protocole additionnel, Hitler reconnaît que la Finlande, la Lettonie, l'Estonie et la Prusse orientale appartiennent à la zone d'influence soviétique.

La Lituanie et la Pologne occidentale appartiennent à la "sphère d'intérêts" allemande. Hitler déclare n'être nullement intéressé par la Bessarabie. De vastes territoires occidentaux seront ainsi annexés de force à l'Est.

Un double avantage pour Hitler dans ce singulier arrangement. L'URSS ne pourra servir de fer de lance à une coalition anti-allemande. L'accord "commercial et de crédit" conclu le 19 août, réduira considérablement les inconvénients d'un blocus de l'Allemagne par les puissances occidentales. L'accord prévoit dans les douze mois prochains, des livraisons de matières premières à l'Allemagne, pour une valeur de cent millions de Reichsmark.

"Vous vous foutez de moi ?" demande, bougon, Edouard Daladier, au journaliste d'agence qui lui annonce l'événement incroyable.

Le Président Albert Lebrun poursuit ses vacances du 23 août à Mercy le Haut (M et M).

La conclusion du pacte du 23 août signifie d'abord la guerre contre la Pologne et qui est fixée au 26. Hitler prend le risque d'un conflit contre les puissances occidentales. Il ne croit pas cependant à l'imminence d'une guerre sur deux fronts. Il estime -sans se tromper- que ces Etats ne sont pas en mesure d'apporter à la Pologne une assistance rapide et efficace. Deux heures après la signature, les troupes allemandes se mettent en marche vers la frontière polonaise.

Au milieu de ces préparatifs de guerre, Hitler ose faire une "offre d'alliance" à la Grande Bretagne. Son initiative n'a aucune influence sur le gouvernement britannique. Les négociations anglo-franco soviétiques en cours, sont suspendues de facto. La mission militaire franco-soviétique quitte Moscou le 26 août.

Ce 1er septembre 1939 à 5 h 45, commence l'invasion de la Pologne par la Whermacht, puis le 17 par l'Armée rouge. La mobilisation générale est décrétée en France, le même jour, à 10 h 30. L'Italie proclame sa non-belligérance... Belgique, Pays-Bas, Etats-Unis et Espagne confirment leur neutralité... Le 27 septembre, Varsovie capitule. La Pologne est vaincue.

Le 28 septembre, à Moscou, Joseph Staline (1879-1953) procède au cinquième partage de la Pologne entre l'Allemagne et l'URSS, avec rejet de l'immixtion de tierces puissances dans leur règlement. Le 6 octobre, Hitler offre la paix à la France et à l'Angleterre si elles reconnaissent les annexions allemandes.

Le toast de Staline

Brusque volte-face allemande : le "Pacte" conclu pour dix ans est soudain rendu caduc. Il est remis en question au bout de deux ans. Le 22 juin 1941, l'Allemagne envahit l'URSS.

Foudroyante, l'avance germanique est stoppée à Stalingrad (hiver 1942-43). L'Armée rouge repart à l'offensive, libère le territoire national, puis l'Europe orientale, jusqu'à Berlin (8 mai 1945).

Epuisée mais agrandie, l'URSS domine les "démocraties populaires" de l'Europe de l'Est durant près d'un demi-siècle, derrière son "rideau de fer", sa chaîne de "goulags", ses purges à répétition, ses millions de victimes.

Epanoui, le camarade Staline assista, dans la nuit du 23 au 24 août 1939, à la fameuse cérémonie de signatures Ribbentrop-Molotov qui donna lieu à moult toasts.

Levant son verre de champagne, Staline alla jusqu'à déclarer à 4 h 45 : *"Je sais combien la nation allemande aime son Führer. Je bois donc à sa santé"*.

Indignation générale de la presse française, de Pierre Brossolette (*"Un pacte d'enfer"*) à Georges Bidault (*"Le pacte incroyable"*). Sauf de la presse communiste, isolée : *"Succès de la politique soviétique"* titre l'*"Humanité"* sur six colonnes.

(1) Les textes des accords secrets germano-soviétiques signés en 1939 (copies) ont été trouvés par les autorités américaines dans les archives allemandes, au moment de la défaite de Hitler. Ils ont été publiés sous le titre *"Nazi-Soviet Relations"*. Ils n'ont été publiés que le 23 août 1989 à Moscou qui n'a conservé que des microfilms des protocoles.

"LA GUERRE"

Au seuil de l'automne 1939 -voilà juste soixante ans-, après une pause de seulement vingt années paisibles, la France basculait de nouveau dans la guerre. Une France de quarante millions d'habitants (soixante millions au dernier recensement). Celle de Georges Duhamel et de Paul Morand ou Jean Giraudoux, d'Edouard Daladier et de Paul Reynaud.

Six millions d'hommes, jeunes ou en pleine force de l'âge, vont revêtir l'uniforme kaki dans les dépôts, à peine rentrés de leurs premiers congés payés.

Venus de tous les coins de France, d'Algérie, d'Afrique Noire, nos "troufions" prennent, feuillets de mobilisation en main, le chemin des gares de l'Est et du Nord, paquetage sur le dos, pour aller monter la garde aux frontières, dans des cantonnements improvisés, envahissant des communes lointaines, inconnues d'eux, transformées en ville de garnison, souvent sans caserne. Insolite spectacle !

C'est le début étrange de ce qu'on appela curieusement "la drôle de guerre", si mal nommée, formule bizarre utilisée, semble-t-il, pour la première fois, en octobre 1939, par l'écrivain André Billy, de l'Académie Goncourt. Selon d'autres, c'est à Londres que l'on aurait parlé en premier du "Funny war". Pas "drôle" du tout !

Cette "drôle de guerre", guerre d'attente et d'usure, guerre des nerfs, sans véritable action militaire d'envergure, dura neuf mois, du 3 septembre 1939 jusqu'à l'offensive-éclair du 10 mai 1940.

"Quelques activités de patrouilles vers le massif boisé de Warndt (Moselle)", répètent les communiqués laconiques du GQG de Gamelin, général bergsonien ("notre Gamelin", disent les Anglais), commandant en chef des forces terrestres, enterré dans sa casemate du fort de Vincennes.

Vendredi 1er Septembre 1939

A 5 h 45 : invasion éclair de la Pologne par la Wehrmacht (puis le 17 septembre par l'Armée rouge). Dantzig est incorporée au Reich. Varsovie capitule le 27 septembre. La Pologne est vaincue. Du côté polonais : 70 000 morts, 133 000 blessés, 700 000 prisonniers.

A 10 h 30 : mobilisation générale en France annoncée par la radio d'Etat, (le lendemain, à 10 h, en Grande Bretagne). Les murs se couvrent de l'affiche blanche officielle, surmontée des deux drapeaux tricolores entrecroisés. Le décret de mobilisation compte six articles.

Déjà, le rappel de 700 000 réservistes (fascicules 3 et 4) avait été effectué du 23 au 27 août par le gouvernement français. En revanche, les classes 1909 et 1910 sont libérées le 15 novembre, pour être employées en usines.

Mobilisation en Hollande (28 août), en Belgique (30 août).

L'Italie proclame sa "non belligérance", bien que, depuis 1936, Rome se soit de plus en plus rapprochée de Berlin (Axe Rome-Berlin, "pacte d'acier" signé le 22 mai 1939). Le Duce fait savoir à Hitler qu'il sera prêt seulement... en 1942. Benito Mussolini propose sa médiation aux grandes puissances.

Samedi 2 Septembre 1939

La séance à la chambre s'ouvre dans une atmosphère patriotique. Son Président, Edouard Hériot, dénonce l'accord germano-soviétique de Moscou, *"un pacte qui soulève la réprobation de tous les êtres droits"*. Tous les députés de la IIIe République se lèvent et applaudissent longuement, communistes compris malgré la suspension infligée par le Gouvernement à leurs journaux approbateurs du "pacte".

Edouard Daladier (rad. soc.), président du Conseil depuis le 10 avril 1938, lit à la tribune un "message" d'Albert Lebrun, réélu Président de la République le 10 mai 1939, pour un second septennat... interrompu le 10 juillet 1940.

Le chef du gouvernement présente ensuite une longue communication gouvernementale. Il souligne la volonté française de paix. Il semble ne pas exclure qu'elle puisse encore aboutir (on apprend plus tard qu'il attendait la réponse de Rome à une ultime proposition de conférence internationale).

Les exégètes comptent que Daladier a prononcé seize fois le mot "paix" et six fois le mot "guerre". Mais la fin de son exposé laisse peu d'espoir : *"Messieurs, c'est la France qui commande !"*

La séance est alors suspendue pour permettre à la Commission des finances d'examiner le projet de loi portant ouverture de crédits militaires : une "rallonge" de 75 milliards d'AF. Le président Daladier s'y rend en personne.

Notre bonne vieille constitution de 1875 prescrit que le Président de la République ne peut déclarer la guerre sans l'assentiment préalable des deux Chambres. Mais le Président Lebrun et le Gouvernement Daladier considèrent que le vote unanime des crédits militaires équivaut à une approbation. Une fois de plus, il n'y aura pas de vote explicite du Parlement sur la "déclaration de guerre".

Au procès de Riom, en 1941 (qui ne donnera lieu à aucun verdict), Eugène Prot, ministre de l'Intérieur dans le gouvernement du 6 février 1934, affirme avoir demandé à Daladier : *"Le vote des crédits comporte-t-il pour le gouvernement l'autorisation de déclarer la guerre ?"* Question à laquelle Daladier aurait répondu

"Non".

A en croire Gaston Piétri, très hostile à la déclaration de guerre, Daladier aurait dit : *"voter les crédits n'est pas déclarer la guerre, mais seulement prévoir et se mettre en mesure d'en éviter les surprises"*.

Selon le communiqué de la Commission des finances, Daladier aurait indiqué : *"le vote des crédits n'impliquait pas la déclaration de guerre. Le gouvernement fera tout ce qui lui est humainement possible pour sauvegarder la paix, ainsi que l'honneur et la vie même de la Nation"*.

La journaliste - pythie Geneviève Tabouis qui a l'oreille fine, entendra un député d'extrême droite : *"Après tout, c'est une façon anticonstitutionnelle d'entrer en guerre. Et légalement nous pouvons encore protester car on ne nous a demandé que de voter sur l'extension des crédits"*.

Onze mois plus tard, le 10 juillet 1940, à Vichy, 80 députés et sénateurs signataires d'une déclaration rédigée par Gaston Bergery affirment, à leur tour, que la France serait "entrée illégalement en guerre".

En fait, les intentions du gouvernement telles qu'elles résultaient de sa communication, étaient suffisamment claires pour que le Parlement ne put se méprendre et que le vote des crédits militaires valut implicitement autorisation de déclarer la guerre.

Léon Blum fut aussi explicite au groupe socialiste. Jules Moch eut si peu de doutes sur le sens de son vote, qu'il s'effondra en larmes à son banc. Bergery lui-même n'avait aucune illusion sur le sens du vote qui *"valait, écrivait-il ce jour là, autorisation pour le gouvernement de déclarer la guerre"*.

Au Sénat, les crédits militaires sont également adoptés sans débat. Pierre Laval comme Gaston Bergery à la chambre, tente de parler. Il souligne l'importance de l'amitié italienne. Mais il ne peut prononcer que quelques mots.

Résignés ou convaincus que seules les armes peuvent désormais résoudre le problème posé par l'Allemagne hitlérienne, la grande majorité des parlementaires ne critiquent pas la ligne politique adoptée par l'Exécutif. Mais y en a-t-il une à cette heure ? Seuls une quinzaine de parlementaires -dont cinq socialistes- sont résolument hostiles à la guerre en 1939.

Dimanche 3 septembre 1939

A 11 h 30, la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne. Le Reich n'a pas répondu à l'ultimatum adressé à 9 h par Chamberlain-Halifax afin d'ouvrir des négociations.

Sa déclaration de guerre vaut pour l'ensemble du Royaume-Uni, l'Irlande, l'Inde, la Birmanie et les colonies. Les Dominions restent libres de leur décision. Winston Churchill redevient Premier Lord de l'Amirauté, poste qu'il avait quitté en... 1915.

A midi, M. Coulondre, ambassadeur de France, qui a reçu un télégramme de Georges Bonnet, se rend à la Wilhemstrasse, pour informer Ribentrop : *"Le gouvernement français se trouve dans l'obligation de remplir, à partir du présent jour, à 17 h, les engagements que la France a contractés envers la Pologne et qui sont connus du gouvernement allemand"*.

Ribentrop s'exclame d'une voix blanche ; *"Alors la France sera l'agresseur"*. Notre ambassadeur réplique : *"L'histoire jugera"*.

Pendant ces journées tragiques, nos grands chefs militaires s'efforcent de gagner du temps, de différer l'entrée en guerre. Ils redoutent les attaques aériennes. Ils semblent s'aviser soudain de l'immense faiblesse militaire française.

En réalité, Daladier a commis l'erreur symétrique de celle de Hitler. Restant étrangement passif, semblant attendre, selon Flandin : "un miracle qui arrêterait la guerre", le "taureau velléitaire" pensait que Hitler "bluffait" et qu'il n'irait pas à l'irréparable. Hitler estimait que jamais l'Angleterre et la France n'entreraient en guerre "pour la Pologne". C'est seulement le 12 août que le Führer a décidé la guerre.

Dès ce 3 septembre, le paquebot britannique "Athénia" est torpillé par un sous-marin allemand. 128 disparus.

Lundi 4 et Mardi 5 septembre 1939

Belgique, Pays-Bas, Espagne et Italie confirment leur "neutralité".

Roosevelt proclame officiellement la neutralité des Etats-Unis, sans dissimuler ses sympathies. Il décide l'état d'urgence limité. L'armée régulière accroîtra ses effectifs de 17 000 hommes. Elle passera à 227 000 hommes. En revanche, l'Union Sud-Africaine et le Canada déclarent la guerre à l'Allemagne.

Des unités françaises entrent en Sarre. Des activités locales de "corps francs", entre les lignes de fortifications et la frontière franco-allemande se poursuivront jour et nuit, pendant les neuf mois de la "drôle de guerre" notamment dans la forêt de la Warndt à l'ouest de Forbach (IIIe armée).

26 Septembre 1939

• Décret-loi signé d'Albert Lebrun créant une nouvelle "Croix de guerre" portant à son envers une seule date : "1939". Son ruban est rouge à quatre raies vertes. Les organisations communistes sont dissoutes par le gouvernement Daladier. Maurice Thorez, secrétaire général du P.C., dès l'âge de 25 ans, déserte, quitte son régiment, le 3ème génie, à Chauny (Aisne), s'enfuit en Belgique, puis en URSS (4 octobre). Déclaré déserteur le 7 octobre, il est condamné le 28 novembre à six ans de prison par le Tribunal militaire de la 2e Région. il sera déchu de la nationalité française le 17 février 1940. Réfugié à Moscou pendant toute la durée de la guerre, il bénéficiera le 6 novembre 1944 du décret d'amnistie signé du Général de Gaulle qui le nommera aussitôt vice-président du Conseil dans son gouvernement provisoire.

2 Octobre 1939

L'URSS qui a attaqué la Pologne le 17 septembre et qui a procédé le 28 septembre, à Moscou, au cinquième partage du territoire polonais avec l'Allemagne nazie, déporte 10 000 officiers et sous-officiers polonais. Nul ne reviendra vivant du charnier de Katyn, à l'ouest de Smolensk. Elle attaque la Finlande sans déclaration de guerre (30 novembre).

6 Octobre 1939

Hitler offre la paix à la France et à la Grande-Bretagne... si elles reconnaissent les annexions allemandes.

14 Octobre 1939

Torpillage du cuirassé britannique "Royal Oak" par un sous-marin allemand dans la rade de Scapa Flow (Ecosse).

16 Octobre 1939

Les troupes françaises se replient sur la "Ligne Maginot", réputée "inviolable", mais qui sera contournée en mai 1940, l'Etat Major de Gamelin feignant d'ignorer qu'elle s'arrête subitement à la charnière des Ardennes.

Les Français évacuent Forbach (Moselle) le 10 novembre (IVe et Ve armées).

Le corps expéditionnaire anglais débarque dans le nord de la France. Il compte 158 000 hommes commandés par Lord Gort. Il rembarquera en juin 1940, sur la plage de Dunkerque-Malo Les Bains - Bray Dunes.

L'essence est rationnée en France. Les cartes de rationnement sont mises en place dans les mairies. Les prix commencent à grimper dans les magasins.

Les masques à gaz sont distribués à la population civile. La Défense passive s'organise. Des abris sont creusés. Des sacs de sable ceinturent des statues.

La durée du travail est fixée à 43 h par semaine, pour la durée des hostilités, pour la main d'oeuvre non mobilisée. Le contrôle postal lit et censure.

Les villes aux fenêtres voilées, sont plongées dans la pénombre de la nuit bleue. La France de 1939 prend peu à peu son visage de guerre

13 Avril 1940

Français et Anglais débarquent dans la baie de Narvik (Norvège), dans le grand nord, le 13 avril, à Namsos le 14, le 17 à Trondjem. Le Colonel Béthouard lance une proclamation virile. "*La route du fer est coupée...*". proclame fièrement Paul Reynaud. Le 2 mai le corps expéditionnaire anglo-français quitte la Norvège. L'opération est manquée.

125 000 TUES

Les Français de 1939-40 sont loin d'avoir démérité. Au total, 125 000 soldats français furent alors tués, principalement pendant les six dures semaines de bataille de la première campagne de France, avant l'armistice du 25 juin 1940.

"21 MARS - 16 JUIN 1940"

Constitué aux heures cruciales, au premier jour du mémorable printemps 1940, le cabinet de Paul Reynaud (modéré), 62 ans, est le deuxième gouvernement de la guerre 1939-45.

N'ayant pu conjurer la débâcle et la défaite, il restera au pouvoir juste l'espace d'une saison - et quelle saison ! - , jusqu'à sa démission, hostile à l'armistice, dès le 16 juin 1940 à Bordeaux, au profit du maréchal Pétain.

Il succède le 22 mars 1940, comme Président du Conseil, à Edouard Daladier (Rad. Soc.), 56 ans, démissionnaire sans être renversé (il part de lui-même), chef du gouvernement pendant deux années (1938-40), le "taureau du Vaucluse", au dos voûté, feutre mou, regard sombre, le fils du boulanger de Carpentras, devenu prof' à la force du poignet et des veillées studieuses près du fournil ou du pétrin, et dont Reynaud ne cessera d'être le censeur vigilant.

REYNAUD PREND LE POUVOIR (21 MARS 1940)

Homme tenace, énergique, audacieux, sachant braver l'impopularité, Paul Reynaud jouit d'une réputation de financier et d'antimunichois. Formé séance tenante, dans les 24 heures, son chef avait la liste ministérielle dans sa tête - on n'était pas habitué à une telle rapidité - , après consultation de Léon Blum, Quai de Bourbon et des présidents des deux Chambres, Jules Jeanneney et Edouard Herriot. Le ministère Reynaud tient au matin de ce vendredi 22 mars 1940, son premier conseil de cabinet à 10 h 30, à l'Hôtel de Matignon, suivi du premier conseil des ministres au Palais de l'Elysée, présidé par Albert Lebrun, "le vide intégral", inexistant.

Dès l'après-midi, il se présente devant les chambres. Plus sévère pour Paul Reynaud qui incarne pourtant une droite intelligente et lucide, qu'elle ne l'avait été une semaine avant envers Daladier, la Chambre des députés investit et accorde sa confiance au nouveau gouvernement, non sans peine.

Le Président Edouard Herriot annonce le vote de l'ordre du jour de confiance. Pour l'adoption de la déclaration ministérielle : 268 voix. Contre : 156. Mais surtout 111 abstentions massives. Soit, au total, une voix de majorité, loin de la majorité absolue.

La "Fédération républicaine" de Louis Marin (Nancy) vote contre : elle refuse de cautionner l'entreprise. Sur les 43 membres de l'"Alliance démocratique" (P.E. Flandin), 24 contre et 12 abstentions. Sur les 116 Radicaux : 33 pour, 10 contre, 70 abstentions.

Nul n'imagine encore que c'est le dernier gouvernement de la "drôle de guerre" et de la déroute. Et aussi le dernier gouvernement de la IIIe République née après Sedan (1871).

LES 22 MINISTRES

Le "Gouvernement de l'énergie" constitué le 21 mars 1940, est en fait assez proche du cabinet Daladier sortant, douze ministres et deux secrétaires d'Etat appartenaient au précédente. Deux grands départs : Georges Bonnet et Guy La Chambre (Air).

Autour de la table de la grande salle à manger du ministère des Finances (celui de la rue de Rivoli), que Reynaud n'a pas encore quitté et où se réunit aussitôt le premier conseil de cabinet, on retrouve notamment, face au nouveau chef de gouvernement, trois anciens présidents du Conseil d'avant 1939, radicaux-socialistes ; Albert Sarraut (déporté en Allemagne en 1943-45), Camille Chautemps (nommé vice-président du Conseil du cabinet Reynaud), Edouard Daladier qui "a accepté de conserver" - bel euphémisme ! - le ministère de la Défense Nationale, portefeuille qu'il lui retirera, flanqué des César Campinchi (Marine), Laurent Eynac

(Ar), Georges Mandel (Colonies), Raoul Dautry (Armement) Georges Monnet (Blocus), ainsi que de treize sous-secrétaires d'Etat comme Hippolyte Ducos (Guerre). Le Cour Grandmaison (Marine militaire), Pinelli (Marine marchande), Louis Blancho (Armement), colonel Meny (fabrications de l'Air).

L'information, nouvelle arme de guerre est confiée à Ludovic Oscar Frossard (le père d'André) secondé par André Février. Daladier l'avait dévolue en 1939 au poète Jean Giraudoux, inapte à la fonction.

Le 18 mai 1940, Paul Reynaud décide de remanier son cabinet pour y faire entre le maréchal Pétain comme vice-président du Conseil et qui ne quittera plus le pouvoir pendant quatre ans.

Georges Mandel (avenue parisienne) va à l'Intérieur, installé dans l'héritage de Clémenceau et que le "Tigre" avait pris comme jeune chef de cabinet en 1917-18? AVANT QUE LA Milice de Darnan en fasse un martyr en forêt de Fontainebleau le 7 juillet 1944.

Déjà le 22 mars, le maréchal Pétain était nommé ambassadeur à Burgos, auprès de Franco, jusqu'au 18 mai 1940.

"Je n'ai pas tardé à reconnaître que les membres de mon gouvernement étaient trop nombreux, constate P. Reynaud. Aussi ai-je supprimé, d'un trait, tous les treize sous-secrétaires d'Etat, sauf un, lorsque j'ai remonté mon gouvernement le 5 juin;"

Ce "gouvernement d'énergie" comprend 22 ministres et treize sous-secrétaires d'Etat, exclusivement des hommes évidemment, coiffant chapeau melon noir ou feutre mou.

La plupart sont anti-munichois. Un ministre (Raoul Dautry, Armement) et un sous-secrétaire (colonel Meny) ne sont pas parlementaires. Léon Blum a promis un "soutien ferme et loyal".

Homme seul et incompris, le président Reynaud se réclame de l'étiquette "Alliance des Républicains de gauche" (c'est-à-dire modéré de droite), comme se amis Louis Rollin (Commerce), Paul Thellier (Agriculture), Joseph Laniel (Finances) ou Louis Jacquinot (Intérieur).

Six autres ministres sont socialistes comme Albert Serol (Justice, Georges Monnet (Blocus), Albert Rivière (Pensions), André Février (Information) ou Laurent-Eynac (Air).

Ou ils appartiennent à des formations de centre-gauche. De "Gauche démocratique" : C. Chautemps, H. Queuille, A. Sarraut. Des Radicaux-socialistes : Daladier, Lamoureux, Campinchi, H. Ducos. De l'Union socialiste et républicaine" : L.O. Frossard (Information), Anatole de Monzie (Travaux publics), Georges Mandel (Colonies). Aucun membre de a "Gauche radicale".

Je suis inhabile dans l'art des dosages" affirme Reynaud sans égard aux partis.

Agé de 54 ans, Robert Schuman, le futur "père de l'Europe" est classé alors comme apparenté aux "Républicains indépendants" et sous-secrétaire aux Réfugiés, puis élu président du Conseil (1947-48) et fondateur de la CECA (1951).

En réalité, il n'a cessé d'être député démocrate populaire de Moselle, de 1919 à 1940, avant d'être élu député MRP (1945-1960), comme son ami Champetier de Ribes.

LE "COMITE DE GUERRE" SANS DE GAULLE

Avec un cabinet diplomatique au Quai d'Orsay dont le chef est Roland de Margerie assisté de Maurice Dejean, le président Paul Reynaud a articulé son gouvernement en créant un "Comité économique" (une réunion mensuelle), et surtout un "Comité de guerre" (trois réunions par mois), à l'image de celui de Londres.

Présidé par P. Reynaud lui-même, celui-ci est composé de neuf membres : Chautemps (vice-président), Daladier (Défense nationale), Lamoureux (Finances), Mandel (Colonies), G. Monnet (Blocus), R. Dautry (Armement), ancien PDG de la SNCF.

Tout est *"subordonné à la Victoire qu'il est nécessaire de remporter le plus tôt possible"*.

Le président Reynaud, son ministère constitué, ayant offert un strapontin de sous-secrétaire d'Etat à Charles de Gaulle (promu entre-temps général de brigade à titre temporaire), propose à celui-ci le secrétariat du "Cabinet de guerre" qu'il vient de fonder.

De Gaulle ne peut, en fait, assumer cette tâche. Sa place est prise par Paul Baudoin.

Le général de Gaulle explique pourquoi dans ses "Mémoires" : *"M. Paul Reynaud paraissait souhaiter qu'elle le fut par moi, M. Daladier, lui, ne voulait pas y consentir. Au messenger du Président du Conseil qui venait rue Saint-Dominique, lui parler de ce désir, il répondait tout de suite : "Si de Gaulle vient ici, je quitterai ce bureau, je descendrai l'escalier et je téléphonerai à Paul Reynaud qu'il le mette à ma place".*

A la demande de Mandel, Reynaud fut donc amené à nommer à ce poste Paul Baudoin, 46 ans, polytechnicien, inspecteur des finances, futur ministre des Affaires Etrangères de Pétain (1940-41) en remplacement de Gaulle, à l'Hôtel de Brienne.

"L'expérience ayant prouvé que j'ai eu tort, je m'en excuse", regrette P. Reynaud.

FEU VERT A L'OPERATION EN BELGIQUE

Ainsi, sur le procès-verbal rectifié du "Comité de guerre" du 9 avril 1940, on peut lire : *"Le président du Conseil demande l'avis du général Gamelin, qui se déclare partisan de l'action en Belgique... Le président du Conseil lui ayant fait observer que l'ennemi a sur nous une double supériorité en aviation et en effectif, Gamelin confirme sa réponse affirmative. Le général Georges s'y associe. Le ministre de la Défense donne un avis entièrement favorable à l'opération.*

Il est décidé à l'unanimité : 1) que le gouvernement tentera d'obtenir l'accord du gouvernement belge pour faire l'opération en Belgique ; 2) que si l'on fait l'opération, on utilisera des mines fluviales (dans la Meuse ?) ; 3) que la France donne aide et assistance à la Norvège ; 4) que MM. Reynaud, Daladier et l'amiral Darlan iront, cet après-midi, à Londres". (Cf. "Mémoires" P. Reynaud tome 2, Flammarion).

"LE REDUIT BRETON"

Malgré son cran et sa franchise, il faudra attendre... le 10 mai 1940 et Sedan, pour que Paul Renaud obtienne enfin le limogeage du général Gamelin dont il avait déjà tenté, à trois reprises, de se débarrasser.

A mi-juin 1940, au moment où plusieurs parlementaires et ministres veulent fuir et s'embarquer le 20 juin, sur le "Massilia", pour se mettre à l'abri au Maroc, Reynaud préfère rester sur le sol métropolitain : *"Messieurs, nous allons nous replier sur le "réduit breton",* déclare-t-il au premier conseil des ministres de Cangé (I. et L.) en Touraine. Rien n'y a été préparé !

Trois mois plus tard, le 6 septembre 1940, la police d'Etat de Vichy vient l'arrêter dans sa maison basse alpine de Barcelonnette comme *"individu dangereux pour la sûreté de l'Etat"*. Il est conduit, sous escorte de gendarmes français (cinq voitures de sécurité) au château féodal de Chazeron en Auvergne, puis à Pellevoisin (Indre), à Aubenas et à Vals-les-Bains (Ardèche).

A l'Hôtel de Matignon, à la tête du cabinet Reynaud, Gaston Palewski anime avec Devaux en 1940 une jeune équipe qui avait à peine dépassé la trentaine, avant d'être en 1944-46 le directeur de cabinet du général de Gaule.

LE BENJAMIN DU CABINET : MICHEL DEBRÉ (24 ans)

Il est secondé comme chef de cabinet de Dominique Lecat, jeune diplomate corse de 32 ans, normalien, doué, auteur de "La rupture de 1940" (Fayard, 1978).

Ils sont entourés d'Alfred Sauvy, économiste-démographe, Vincent Bourrel (SNCF), robuste Aveyronnais, Maurice Signoret ("Sisi"). L'égérie Hélène de Portes, conseillère maléfique, est omniprésente.

Le benjamin de la tribu est Michel Debré, 24 ans, auditeur au Conseil d'Etat de 2e classe qui affiche une certaine nonchalance d'allure, *"Les billes brunes de ses yeux roulent dans un visage d'élève studieux"*.

Il rendit de grands services dans les conflits de Reynaud avec Charles Pomaret, son ministre du Travail dont son éminent directeur de cabinet, Alexandre Parodi, futur délégué général du Général en France occupée, en 1944, fut vice-président du Conseil d'Etat (1960-71), au début de la Ve République;

L'OMBRE DE ROGER GIRON

Le chef de service de presse et "bras droit" du président Reynaud est le journaliste chevronné et discret Roger Giron, 40 ans, ancien de "L'Eclair" et "L'Ami du Peuple du soir", avant d'entrer après-guerre à "L'Intran", à "France-Soir", au "Figaro" et à "La Voix du Nord" comme brillant critique et juré littéraire (Prix "interallié", "Aujourd'hui", "Ambassadeurs").

C'est le fidèle de tous les bons et mauvais jours envers et contre tout, non sans dommage parfois. *"Il me l'a montré pendant la guerre, atteste P. Reynaud en venant me voir au fort pyrénéen du Portalet"*, casemates où Pétain l'avait fait enfermer dès le 6 septembre 1940, avant sa déportation en Allemagne de 1942 à 1945 (56 mois de détention) précédée des geôles de Vichy.

C'est Roger Giron qui convoque au bureau de Paul Reynaud, rue de Rivoli, les futurs ministres que le Président souhaite pressentir en 1940. C'est lui aussi qui prépare et diffuse les communiqués de presse de la Présidence : *"Le ministère pourra se présenter vendredi devant les Chambres"* écrit Giron. D'un trait vigoureux Reynaud biffe ce *"pourra"* un brin indécis. Il lui substitue : *"se présentera"* qui montre sa détermination.

Une photo jaunie, d'un autre âge, montre un Roger Giron au seuil de la quarantaine, noeud papillon, entouré d'une batterie de téléphones à long col et à manivelle, plongé dans un bottin, entre un coupe-papier, un buvard à bascule et noyé sous son inséparable pile de journaux.

D'une parfaite urbanité, d'une vaste culture politique et littéraire, notre bon "confrère" ne manque pas d'humour, ni de courage civique, ni d'habileté pour détecter les pièges.

Du haut des deux mètres du général de Gaulle (à sept centimètres près), les chansonniers de Montmartre ne sont pas les seuls à ironiser sur la petite taille de Paul Reynaud, buste dressé, fièrement haussé sur ses ergots, cambrant le torse. Le fidèle Giron défend son "patron" en souriant : *"Quoique montagnard, né à 1100 m d'altitude, il ne craint plus personne..."*.

En fait, le député de Barcelonnette de 1930, sera de 1946 à 1958 l'élue de Dunkerque (altitude : 0 m).

Aussitôt après la Libération, Roger Giron sera l'attaché parlementaire du chef du gouvernement provisoire peu familier du Palais Bourbon en 1944-45, huit ans avant d'être celui de Paul Reynaud, redevenu, après sa déportation, président du Conseil sous la IVe (1953-54).

Roger Giron hante de nouveau les "couloirs" des "Quatre colonnes" aux "Pas perdus", à la recherche des grandes ombres républicaines.

Un enchanteur, un virtuose, un vrai "pro" aux heures -ô combien !- difficiles.

Georges VERPRAET

LE CONTRE-TORPILLEUR "LE MILAN"

UN EPISODE MECONNU DE LA VIE DU GENERAL DE GAULLE

Tout le monde connaît le second départ du Général de Gaulle pour Londres, en avion depuis Bordeaux où s'est réfugié le Gouvernement. Les dés sont jetés, le clan de l'arrêt des combats et d'une demande d'armistice l'emporte sur l'esprit de résistance. La place du jeune Sous-Secrétaire d'Etat à la guerre n'est plus en France, nous sommes le 17 juin...1940 Paul Raynaud vient de démissionner !

Paul Raynaud, président du Conseil, celui qui demande à de Gaulle de se rendre à Londres dès le 14 juin, pour entretenir Winston Churchill, d'un projet de fusion de nos deux nations, d'une citoyenneté commune : l'Union Franco-Britannique (J. Monnet R. Pleven)

De Gaulle et Geoffroy de Courcel ne trouvant pas d'avion, ils se dirigèrent sur Rennes et Paimpont, où il embrasse sa mère malade pour la dernière fois, passant par Carantec où s'est réfugiée Madame Yvonne de Gaulle et ses enfants ! (Le Rebelle de J. Lacouture).

"Le 15 juin... on vit arriver en grand secret à la Préfecture Maritime de Brest, un jeune général de haute stature à l'accueil guindé, il devait partir au plus tôt...Le Contre - Torpilleur "le Milan" l'attendait en rade" !

"Le Milan rescapé de la Campagne de Norvège où il s'est brillamment illustré dans de rudes combats contre les navires et les sous-marins allemands, l'aviation et les défenses côtières ennemies... sous les ordres d'un "Pacha" hors du commun.

L'équipage est d'une grande bravoure...parmi eux, le Premier-Maître fourrier R.D. c'est mon père, (j'ai 4 ans) il vient de quitter ma mère et leur chambre d'hôtel en ville, alors que le soir tombe, il a été brusquement rappelé à bord...elle ne le reverra que quelques années plus tard...à Casablanca !

Les machines du glorieux bâtiment, fument noir par quatre courtes cheminées, les marins sont au poste d'appareillage...on vient d'embarquer en grand secret "l'eau lourde" de la France...et puis de la chaloupe débarque pour monter la coupée, une silhouette dégingandée, longue comme le temps...un certain général de Gaulle... on rend les honneurs, sifflet de bosco : "Sur le bord"... "Les machines en avant..." direction Plymouth et l'Angleterre, par une nuit d'encre !

Par les coursives étroites et encombrées de tuyauteries, de fileries éclairées d'une lumière rouge tamisée, dans une chaleur étouffante et le bruit sourd des machines... Le Général quitte le confort relatif des appartements du Commandant... pour la passerelle. Mon père, vient de ranger dans un tiroir du bureau des Fourriers, "l'Ordre de Mission" d'un certain GI de Gaulle.

Des mouvements de sous-marins ennemis sont signalés, la veille a été doublée.

Malgré le calme apparent et légendaire du "Pacha"... il règne au poste de commandement une certaine fébrilité... on devine par les hublots, les vagues noires qui viennent se briser contre l'étrave du coursier.

Le général va demander à brûle-pourpoint au Commandant... "Seriez-vous prêt à rester vous battre avec les anglais, sur Plymouth ?

"J'ai des ordres pour revenir à Brest" répond Plummejaud, scellant ainsi sans le savoir, le sort de son glorieux navire et de l'équipage... ils auraient pu être les premières Forces Navales Françaises Libres !

Au lieu de cela, sur les ordres de Pétain et Darlan... le pauvre Milan sera coulé sans gloire, mais avec beaucoup de pertes en vies humaines, par des obus américains dans le port de Casablanca, lors du Débarquement US du 8 novembre 1942.

Avec la même inconscience, la Marine se sabordera inutilement, dans le port de Toulon... laquelle bêtise sera rachetée en partie par les "pompons rouges" du RBFM de Maggiar dans la 2e D.B. de Leclerc !

Pendant ce temps, à Brest, dont les Allemands se rapprochent à grands pas... Ma mère apprend le départ du Milan, elle va regagner le Mans dans la traction Citroën de ses cousins, un matelas sur le toit, en passant par Rennes, ou dans la gare bombardée et qui brûle, vient d'exploser un train chargé de munitions... c'est l'apocalypse !

1942 : La fin du MILAN :

Appartient à la 2e escadre légère - Marine au Maroc.

Le 8 novembre 1942, à 07h52, le Milan sortit du port. A 08h20, il aperçoit à 16000 mètres des destroyers ennemis, qu'il confond d'abord avec des croiseurs. Il s'agit de la Task Force n° 34 Américaine dont l'objectif est Casablanca.

Depuis 07h30, le Contre-amiral Gervais de Lafond, commandant la 2e escadre avait transféré sa marque du PRINAUGUET sur le MILAN. Vers 08h25, le MILAN ouvrit le feu. Mais entre 08h20 et 09h30, deux vagues d'avion l'attaquèrent. A bord il y a eu des pertes sérieuses dans le personnel de passerelle. Les tonnes en essence percées durent être jetées à la mer. Des douilles prirent feu aux pièces d'artillerie n°3 et n°4, brûlant gravement les servants. Une légère voie d'eau se produisit dans la soute des 138 mm avant et deux soutes à mazout furent percées. Le Milan continuait néanmoins à tirer et à 03h30, il transporta son tir sur des engins de débarquement. A 09h55, un obus de 406, tiré par l'USS AUGUSTA, atteignit le MILAN, il pénétra dans le pont du Gaillard et effectua un trajet de 30 mètres à travers du bâtiment. Un début d'incendie se déclara. La TSF était hors service. A 10h00, deux autres obus l'atteignirent, l'un dans la passerelle et l'autre dans l'infirmerie. L'incendie se développant rapidement, l'avant, la passerelle et l'infirmerie furent évacués. Le contre-torpilleur vint alors vent arrière afin d'éviter l'extension du feu. Il se trouvait alors à 2 500 m dans le N.N.O de la table d'Oukacha. A 10h30, l'incendie dévorait tout, le bloc passerelle et les machines furent en partie évacuée. Les munitions des mitrailleuses et celles des parcs avant explosaient. La chaufferie et la machine avant durent finalement être totalement évacuées. Les torpilles furent lancées après avoir été désamorcées, soupapes de conservation fermée. Les munitions des parcs furent jetées à la mer et les soutes arrière noyées.

Vers 11h00, le COMMANDANT DELAGE et le remorqueur LAVANDOU vinrent évacuer les blessés. A 11h50, le contre-amiral Gervais de Lafond quittait le bord et embarquait sur le COMMANDANT DELAGE. Le MILAN, en marche arrière, fit alors route vers l'entrée du port et s'amarra sur un coffre à 12h30. A 14h00, de nouveau une bombe tombait à 30 mètres à tribord. Le feu qui avait été en partie maîtrisé, reprenait vivement, en particulier dans le poste 4 et la rue de chauffe avant.

Le commandant décida alors d'échouer son bâtiment et fit route vers les Roches Noires et l'évacuation commença aussitôt. Elle fut terminée à 16h15.

Dans la soirée, l'épave du contre-torpilleur s'évita sous l'action de la brise et se plaça parallèlement au rivage. A la marée descendante, il prit une forte gîte sur tribord et l'invasion de l'eau arrêta l'incendie dans les fonds, mais les superstructures continuèrent à brûler jusqu'à 20h00.

Le 9 novembre, 68 hommes du MILAN firent partie d'une section de fusiliers-marins à terre pour continuer le combat sur le sol marocain. Sous les ordres de l'Enseigne de vaisseau Van der Vynckt, ils défendirent la jetée des phosphates.

A la fin des combats, en deux jours, le MILAN avait perdu 2 officiers, 4 Officiers-mariniers et 25 hommes tués ou décédés des suites de blessures. Le bâtiment était lui totalement perdu et réduit à l'état d'épave non renflouable.

De nouveau, le Milan fut cité à l'ordre de l'Armée de mer (Ordre 22 FMA/CAB du 15 décembre 1942 du Commandant en Chef des Forces Maritimes en Afrique) :

"Sous le commandement du capitaine de Frégate COSTET (FMJG), a pris une part brillante au combat du 8 novembre, à la tête de la 2e escadre légère, et ce malgré les attaques meurtrières de l'aviation, a réagi avec vigueur jusque sa mise hors de combat causée par des projectiles ennemis "

A 14h30, le MILAN s'échoua doucement par l'avant perpendiculairement au rivage, sous les roches Noires, et...

Nota : le nom de MILAN fut donné à un cotre (1771-1784), à un brick (1806/1818), à un aviso à roues (1848/1865), à un croiseur (1882/1908), à un patrouilleur (1917/1918).

RASSEMBLEMENT NATIONAL AMICALE R.B.F.M. Assemblée générale extraordinaire

L'amicale a décidé ce rassemblement les 17, 18, 19, 20 septembre 2000 à Poitiers (Charles Martel 732) à 400 m du Futuroscope à l'Hôtel Frantour. Initiative et proposition de notre camarade trésorier Robert Pineau habitant à 25 kilomètres de là. C'est un séjour qui sera fort agréable avec un emploi du temps sympathique et varié. Hôtel confortable et moderne, restaurant correct, accueil agréable, grande salle de restaurant par table de dix ou douze, salle de réunion pour notre assemblée générale, nous pensons et nous croyons que nous n'aurons pas de reproche.

Nous espérons que vous viendrez nombreux car le voyage en vaut la peine avec votre épouse et aussi vos amis et camarades, ils seront les bienvenus. Ce sera un peu plus cher qu'à Strasbourg, mais là nous n'avons aucune invitation, tout le programme étant à notre charge. Je pense que nous pouvons et devons faire cet effort pour nous retrouver encore une fois ensemble dans l'esprit sacré de nos vingt ans mais aussi l'amitié et la convivialité d'aujourd'hui qui seront un moment fort.

VOICI LE PROGRAMME

Dimanche 17 septembre

Arrivée des anciens et ami(e)s soit en voiture (parking gratuit), soit en avion, soit par le train aux heures prévues sur le bulletin d'inscription, les horaires changent le 28 mai 2000, mais il y aura peu de différence, durée du trajet 90 mn en T.G.V. de Paris Montparnasse.

**Hôtel Frantour Aquatis - 3, avenue Jean-Monnet - B.P. 50.190 -
86962 FUTUROSCOPE CHASSENEUIL Cedex - Tél. 05.49.49.55.00**

Attention Bien vérifier avec la SNCF le régime des réductions pour billets pris 30 jours à l'avance : découverte J30 -40 %. Une navette et bus seront à la gare de Poitiers pour vous conduire à l'hôtel Frantour. (**Ne pas descendre** à la nouvelle gare POITIERS FUTUROSCOPE).

Le bureau du RBFM se tiendra dans le hall de l'hôtel Frantour et effectuera les formalités suivantes : réception, règlement des frais de séjour, désignation des chambres et installations.

19 h 30 Dîner à l'hôtel Frantour

21 h 30 Spectacle nocturne, l'eau et le feu sur le lac du Futuroscope.

Lundi 18 septembre

7 h - 9 h 00 Petit déjeuner dans la salle du restaurant de l'hôtel.

9 h 30 Départ par car direction Rochefort, déjeuner à l'auberge Les Métairies.

14 h 30 Visite de la corderie royale et de l'Hermione en construction, frégate identique à l'originale. Retour à l'hôtel.

19 h 30 Dîner à l'hôtel Frantour.

Mardi 19 septembre

7 h - 9 h 00 Petit déjeuner dans la salle du restaurant.

9 h 15 Départ et journée au Futuroscope avec déjeuner sur place. Le Président du Conseil général de la Vienne, M. Monory, nous recevra pour le pot de l'amitié.

18 h 00 Retour à l'hôtel.

19 h 30 Dîner à l'hôtel Frantour.

Mercredi 20 septembre

7 h - 9 h Petit déjeuner dans la salle du restaurant.

9 h 00 Assemblée générale sur place.

12 h 30 Déjeuner et séparations. Il y a plusieurs trains pour Paris à partir de 16 h 10, 17 h 16, etc. Eventuellement ceux qui voudront prolonger leur séjour, celui-ci se fera dans les mêmes conditions que notre groupe.

Faites une photocopie du bulletin d'inscription pour me l'envoyer.

BULLETIN D'INSCRIPTION

(A retourner sans faute avant le 30 juillet 2000)
Le temps nous est compté, alors subito-presto. Merci.

NOM
Adresse

Prénom

Accompagné de personnes

NOM(s) ACCOMPAGNANT(s)	PRENOM

- ☐ Arrivant à Frantour en voiture versheures
- ☐ Arrivant à Poitiers par train - de Paris à 15 h 40
- ☐ - de Paris à 16 h 14
- ☐ - de Paris à 16 h 58
- ☐ - à une autre heure
- ☐ - du Midi par Bordeaux

PRIX A PAYER	PAR PERSONNE	NOMBRE	TOTAL
Forfait séjour du dimanche 17 au mercredi 20 après déjeuner	1 500 F		
Supplément chambre individuelle 140 F x 3	420 F		

Paiement : 500 F par personne à l'inscription par chèque à l'ordre de l'Amicale du R.B.F.M.
A adresser à Maurice Moreau - 44 rue Fessart - 75019 PARIS
Solde à Poitiers à l'arrivée.

Merci de remplir ce bulletin de façon précise, faire une photocopie et me l'envoyer S.V.P.